

1^{re} Année N° 6.

Prix de l'abonnement : Fr. 80.— l'an.

15 Octobre 1928.

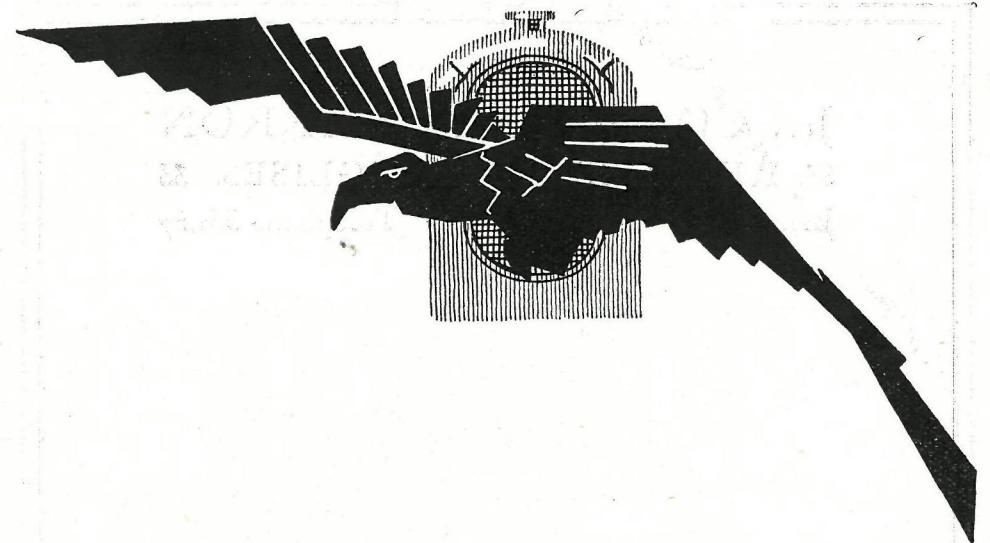
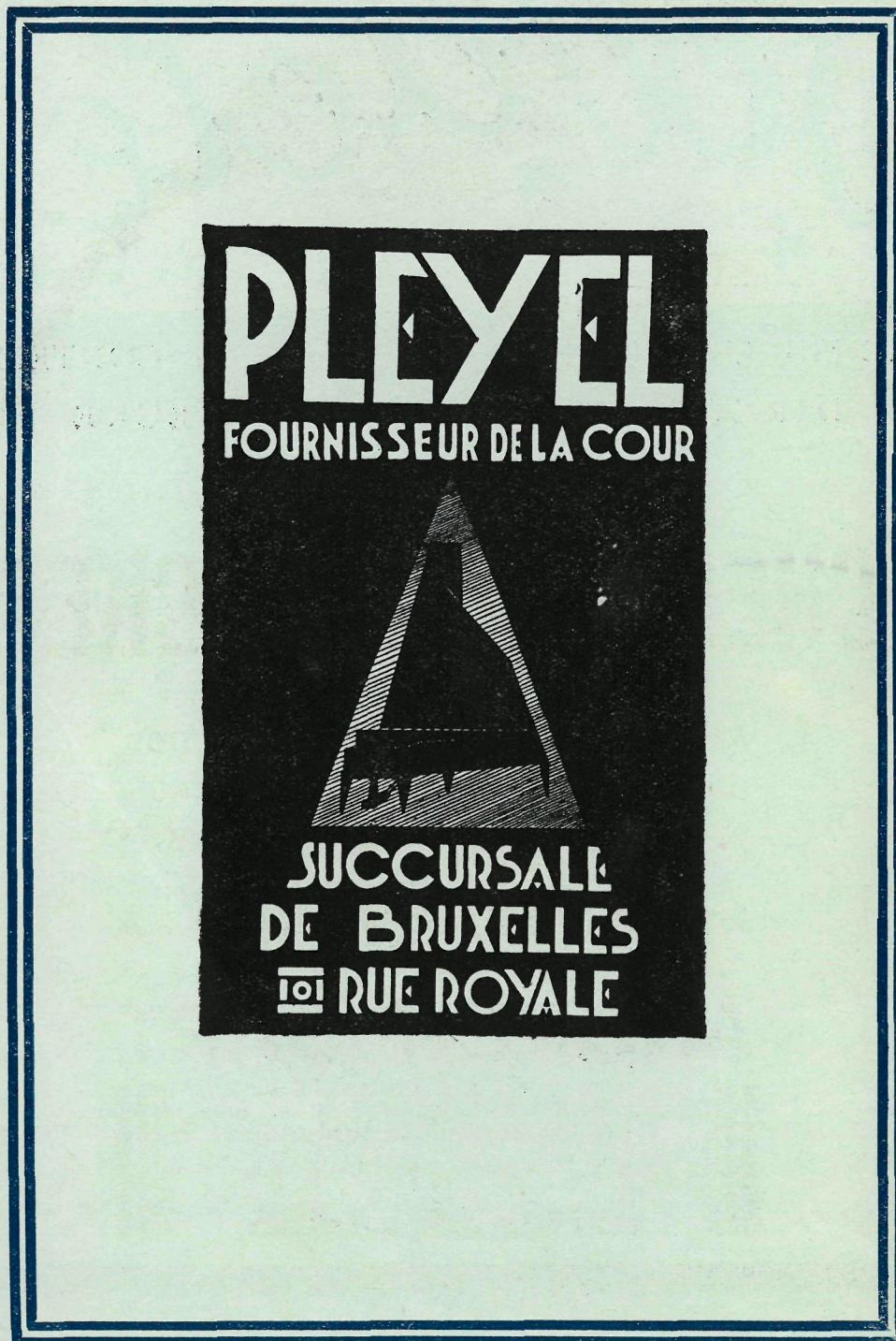
Prix du numéro : Fr. 7.50.

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES



Lorsque sur la route une

CHENARD & WALCKER

vous déprimez, ne la suivez pas,
vous casseriez votre voiture, mais
si vous désirez aller aussi vite

ACHETEZ - EN UNE A

ANDRÉ PISART

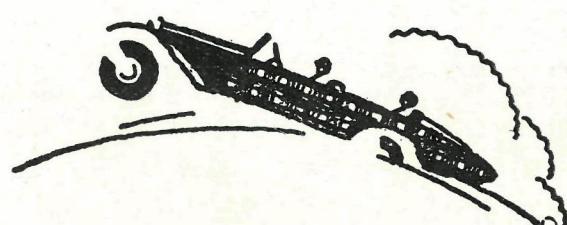
AGENT EXCLUSIF

42, Boulevard de Waterloo
31, Avenue Louise

BRUXELLES

Jos. COUSIN & M. CARRON
33, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 33
Bruxelles

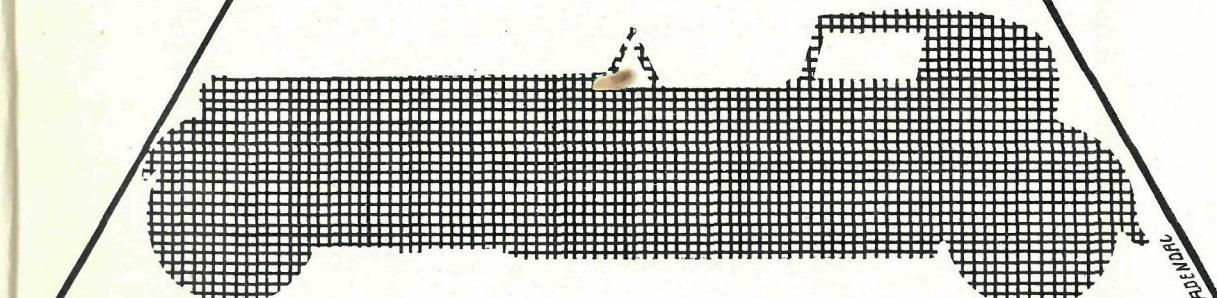
Téléphone 331,57



V O I S I N
6 CYLINDRES 14 & 24 CV

ANCIENS ETABLISSEMENTS D'ETEREN FRERES

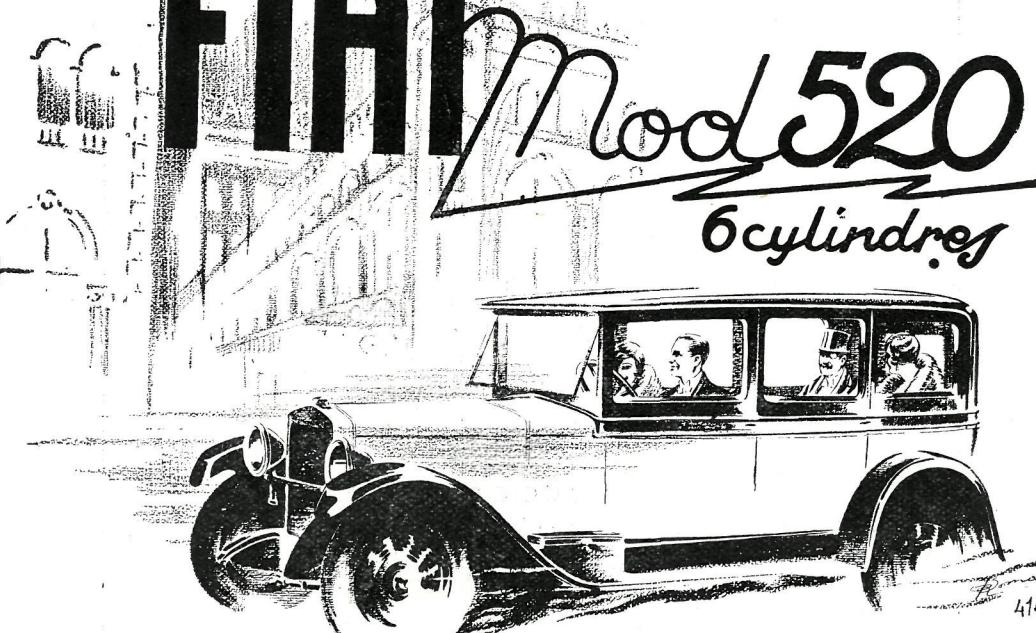
SOCIETE ANONYME
CARROSSERIE DE GRAND LUXE -
FOURNISSEURS DE LA COUR



RUE DU MAIL 50 BRUXELLES

La nouvelle

FIAT



mod 520

6 cylindres

520 --- 12 CV. 6 CYLINDRES

Châssis	fr. 40.000
Torpédo	46.000
Conduite intérieure 5 places	53.000

509 --- 8 CV. 4 CYLINDRES

Spider luxe	fr. 26.900
Torpédo luxe, 4 portières	28.900
Conduite intérieure	30.900
Coupé à 2 places (faux cabriolet)	31.100

AUTO-LOCOMOTION

35, rue de l'Amazone, BRUXELLES — Tél. 448,20-448,29-449,87-478,61

BRUXELLES

11, RUE CRESPEL

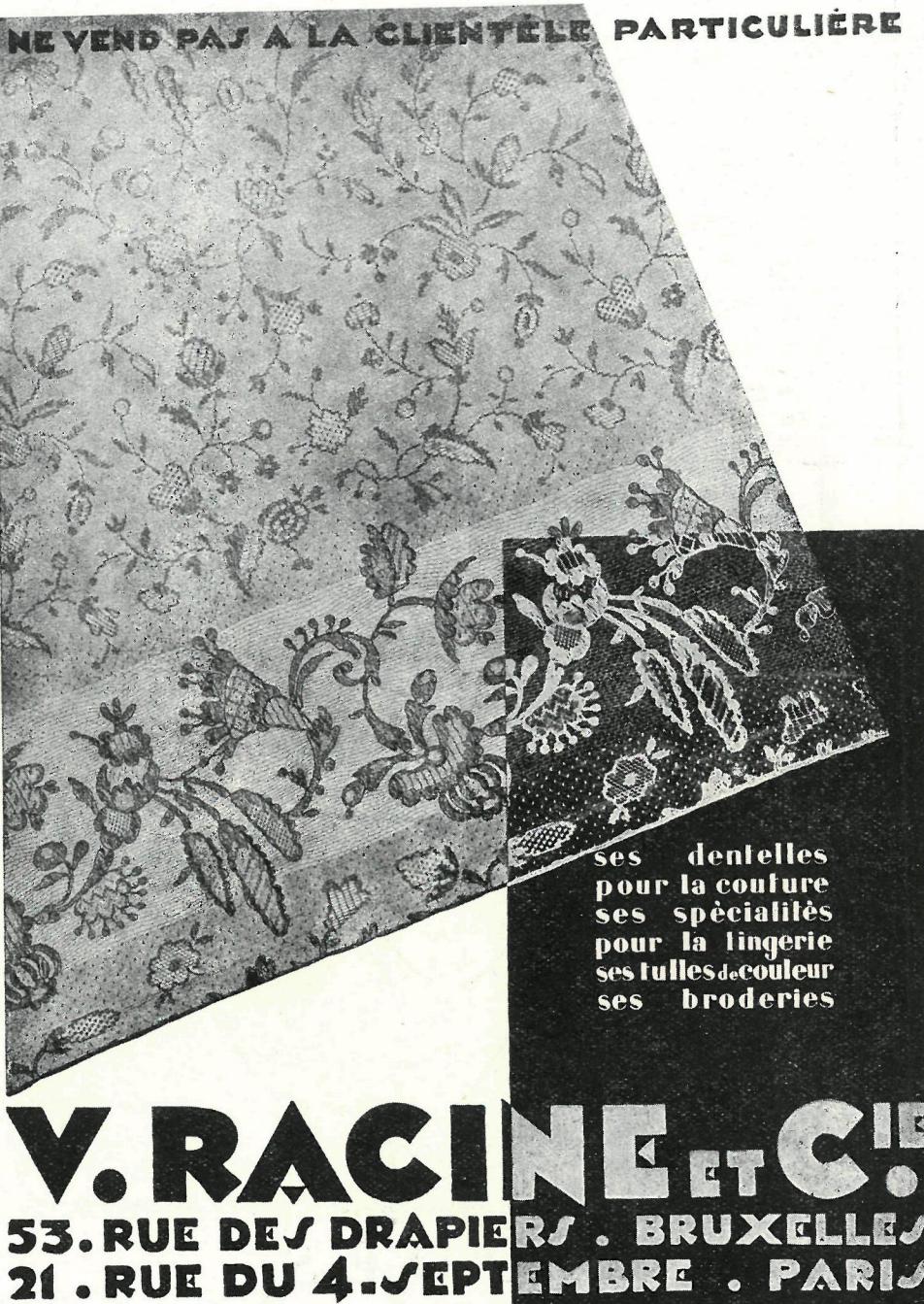
TÉLÉPHONE 858,27

LUCILLE VEBB



MODES

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



vi

tissus modernes pour la couture et l'ameublement



Toile de Tournon : « Feuilles »

Composition de Raoul Dufy

bianchini, férier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5 pl. du ch^r de mars

Maison Jean

63 avenue Louise 63

Bruxelles

Téléphone 265,47



Ses coiffures
Ses postiches d'art
Ses produits Alix

NELSON



TAILOR
BRUXELLES
34 rue de Namur 34
Téléphone 159,78



**LABORATOIRE DE PRODUITS PROPHYLACTIQUES
BUREAUX A BRUXELLES. 57, RUE DE NAMUR**

ATTENTION! BON A DÉCOUPER

**LE PRÉSENT BON DONNE DROIT A UN ÉCHANTILLON
GRATUIT DE DENTIFRICE "EUKALOS."**

LES SOINS HYGIÉNIQUES DU VISAGE

Les soins de beauté bien compris, suivant les règles d'une bonne hygiène, conservent la finesse de la peau et la pureté du teint. Ils empêchent la naissance des rides et préviennent les autres désordres causés par les fatigues ou par l'âge. Ils gardent à l'épiderme toute sa fraîcheur; ils sont les secrets qui donnent au visage la vraie beauté, la beauté naturelle

LES PRODUITS DE BEAUTÉ

M A R Q U I S E T T E

répondent à tous les besoins de la femme élégante et soucieuse de sa beauté

LAVAGE ET MASSAGE DU VISAGE

Le sel, le Cold cream, la crème anti-rides, la cire, la crème jaune la crème sport MARQUISSETTE

GRAND NETTOYAGE ANTISEPTIQUE DU VISAGE

La lampe à fumigations (vapeur et essence balsamique MARQUISSETTE)

POUR LES PEAUX NEUTRES

Le Tonic MARQUISSETTE, la Lotion n° 1 et la crème n° 1 MARQUISSETTE

POUR LES PEAUX SÈCHES

La Cire antiseptique MARQUISSETTE, la Lotion n° 1 et la Crème n° 131, la crème jaune MARQUISSETTE

POUR LES PEAUX GRASSES

La Crème orientale MARQUISSETTE, la Crème n° 2, l'eau blanche MARQUISSETTE

CONTRE LES POINTS NOIRS

La Fécule MARQUISSETTE, la Lotion n° 1, la Crème n° 2 et la Crème jaune MARQUISSETTE

POUR LE SOIR ET LE THÉÂTRE

La Crème émail, le Fond de teint, le Lait de beauté MARQUISSETTE

POUR LES MAINS ET LES ONGLES

La Pâte n° 54, le Blanc mystère MARQUISSETTE

La Vaseline, la Rosée, le Brillant MARQUISSETTE

POUR LA BOUCHE ET LES DENTS

L'Eau dentifrice MARQUISSETTE, le Baume MARQUISSETTE

POUR LA GORGE ET LES SEINS

La Lotion tonifiante MARQUISSETTE n° 61, la Crème fortifiante MARQUISSETTE n° 6;

POUR LA CHEVELURE

La pommade à la moelle de bœuf, la lotion capillaire MARQUISSETTE

La Lotion flou MARQUISSETTE, la Lotion bleue MARQUISSETTE

Se vendent chez les coiffeurs, manucures et masseuses ayant une clientèle élégante.

La brochure MARQUISSETTE donne des explications détaillées pour chaque traitement

LABORATOIRE : 95, RUE DE NAMUR, BRUXELLES

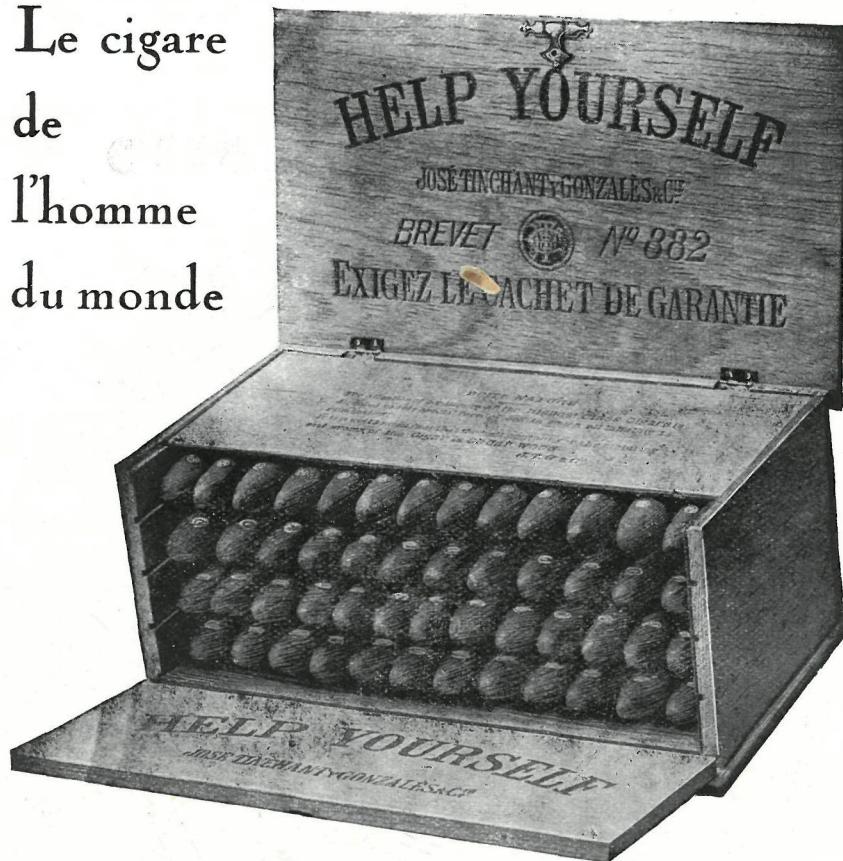
C. Collard de Thuin et Fils
JOAILLIERS
BREVETÉS DE S. M. LE ROI DES BELGES

MAISON FONDÉE EN 1880

Les perles, les brillants, les pierres précieuses de couleur constituent la forme nouvelle du capital.— Ce capital est impérissable et ne cesse de grandir à condition que l'on sache choisir son joaillier — Les joailliers C. Collard de Thuin et fils créent et exécutent eux-mêmes leurs modèles dans leurs ateliers. Ils achètent leurs matières premières aux sources directes, sans passer par les intermédiaires. Grâce à cela, leurs collections de bijoux sont admirablement variées, composées avec le meilleur goût, et d'un caractère parfaitement contemporain. Grâce à cela aussi, leurs prix sont incomparables. Les importantes transactions de cette maison de premier ordre lui permettent de se contenter d'un bénéfice réduit en vendant, à qualité égale, meilleur marché que partout ailleurs.

Bruxelles : 1 et 3 Boulevard Adolphe-Max
Ostende : Digue de Mer

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO
ANT^º CAET^º RODRIGUES & C^A
CASA FUNDATA EM 1828

PORTO
GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893



XIV

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain
Directeur: P.-G. van Hecke — Administrateur: Paul Nayaert

1^{re} ANNEE — N° 6

15 octobre 1928

SOMMAIRE

- | | |
|---------------------------|--|
| Neel Doff | <i>En Campine</i> |
| Georgette Camille | <i>Les reines du jeu</i> |
| Adolf Hoffmeister | <i>Des hommes...</i> |
| Philippe Soupault | <i>Les dessins d'Adolf Hoffmeister</i> |
| Maurice De Vlaminck | <i>Tournant dangereux</i> |
| Robert Guiette | <i>Deux statues</i> |
| Albert Valentin | <i>Aux soleils de minuit (VI)</i> |

CHRONIQUES DU MOIS

- | | |
|------------------------|--|
| Pierre Mac Orlan | <i>Les anonymes en morceaux</i> |
| Paul Fierens | <i>Paris, sinistre capitale</i> |
| Denis Marion | <i>L'homme aimé des femmes</i> |
| Joh. M. | <i>Ephéméride pour le mois qui vient</i> |
| Franz Hellens | <i>Chronique des disques</i> |

VARIÉTÉS

« transition » — M. André Gide et l'inquiétude — Les livres d'amour — « Close-up » — « Films of the year » (Robert Herring) — « Malerei, Fotografie, Film » (L. Moholy-Nagy) — 1903 : Un geste de la Parissienne — Dora Stroëva — Les petites correspondances — Orthophonie L'aventure organisée

Nombreux dessins et reproductions

(Copyright by Variétés)

Le dessin reproduit sur la couverture est de Frits van den Berghe

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique: 80 fr.— Pour l'étranger: 22 belgas.

REDACTION ET ADMINISTRATION : Bruxelles, 11, avenue du Congo
Téléphone: 395,25 — Compte chèque-postal: P.-G. van Hecke n° 2152.19.

SERVICE DE LA PUBLICITE :

P. Richir : « La Publicité Mondaine »,
Bruxelles, 3 avenue Louise. Téléphone 271.76

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Clichy

La Révélation du Salon de Paris

Cinq chevaux qui en valent dix

la

5 CV

L. Rosengart

75 km. à l'heure

6 litres aux 100 km.

les perfectionnements le confort et le silence d'une grosse voiture

Agent exclusif pour le Brabant

André Pisart

42 Bd de Waterloo 42

Bruxelles

Téléph. 106,51



Gustave van de Woestijne.

E N C A M P I N E

par

NEEL DOFF

Arrivée le premier mai. Deux jours de marasme. Sortie ce matin, remise, bien qu'encore un peu amollie.

Atmosphère divinement douce, caressée d'un zéphir. Me promène lentement entre les buissons de chêne et les pinèrées.

Loulotte fouille du museau les feuilles mortes. Je voudrais bien en faire autant...

On dirait que les oiseaux s'essayent seulement au chant, que leur gosier ne s'est pas encore dérouillé du silence de l'hiver.

Dieu que le soleil me caresse doucement : quel baume!

Tji, tji, tji, tji.

Tu, tu, tu, tu, tu, tu.

Fit, fit, fit, fit, Tiritititi.

C'est ça, mes chéris, donnez-vous en : cela se dégèle, cela s'assouplit. Dans deux jours j'aurai de beaux concerts.

Ici, en Campine, par ce printemps tardif, il n'y a encore aucune verdure : presque pas d'arbres fruitiers en fleurs, à peine quelques bourgeons; seuls un pécher à fleurs roses ou un abricotier à fleurs blanches, et le cerisier sauvage; puis, de ci de là, le long des routes, quelques pissenlits à moitié éclos. Mais l'atmosphère! ce sont des réseaux d'or, d'argent et des gouttes de rosée superposés.

Oh! voilà un oiseau dont le gosier s'est dégagé, élargi : il y va franchement, son chant est liquide comme une source... Eh! un papillon jaune qui vole sur les buissons, un autre qui rase le champ. Des vaches meuglent dans une étable, impatientes de sortir; la cheminée de Hille fume : sa femme va cuire les pommes de terre.

Des pies bavardent et sautent en hochant de la queue. Les moutons bêlent en broutant quelques herbes dans les pinières; un petit chien aboie sur la route; Loulotte et le chien du berger se flairent. Le berger est là, appuyé sur sa houlette, comme un épouvantail.

— Bonjour, berger!

Il me regarde ahuri et un son inarticulé sort de sa bouche : on dirait des charnières pas huilées qui grincent. Il hurle cependant quelque chose à son chien qui se sauve de Loulotte, la queue basse, et se met à contourner les moutons.

Une grande clairière, où l'on a tracé des sillons : on y a planté des pins grands comme le pouce.

Tji, tji, tji, tji.

Hardi, mes chers, je vous aime. Je voudrais bien chanter avec vous — seulement, mon vieux gosier, lui, ne se dérouille plus — mais mon âme jubile avec la vôtre...

Un avion... Oui, tu es beau, mais je te voudrais ailleurs qu'au-dessus de cette paix qui n'a que faire de ton bruit d'usine.

Le soleil glisse sur une grande étendue de taillis coupés; plus loin des emblavures où quelque chose commence à pousser.

Oh! mais, comme le soleil me chauffe le dos! Une nuée de corneilles s'est abattue sur la clairière; leurs voix rauques

font tout de même partie de l'ensemble maigre et mélancolique de ce pays et accentuent la note âpre de cette nature arriérée.

Allons, je dois rentrer, Mietje va venir pour préparer mon fricot et, si je n'y mets pas la main, ce ne sera pas mangeable.

Ce matin, de mon lit, je vis que le temps était gris, pluvieux, et le spleen me prit. Ce n'est que lorsque Mietje est entrée, accompagnée de la bonne odeur de vache et du courage qui s'exhalent d'elle, que je me suis ramassée.

Après mon plongeon dans le bain, les claques et le thé, me voilà sortie.

Un ciel bousculé, avec du bruit de vent dans les pinières et de l'eau suspendue dessus.

Le soleil jette des éclaboussures sur la prairie et les vaches, près de ma maison. Il court sur les vaches et les dore, mais le nuage qui vient les noircit; quand le soleil les dore, elles deviennent légères et une fluidité les enveloppe; avec le nuage sur elles, elles sont opaques, comme découpées dans du bois. Elles broutent et rien ne leur chaut que la panse.

En débouchant de la pinière sur la colline, je dois me courber contre le vent qui me traverse, mais tout de même ça en vaut la peine : toute l'étendue de la Campine limbourgeoise se déploie devant moi, enveloppée d'une buée bleue; les nuages galopent au-dessus, en découvrant des lambeaux de ciel bleu Sainte-Vierge. La bruyère métamorphosée en champs et prairies, pointillée de toits roses dans des bouquets de bouleaux, est encore grise, avec ça et là une tache verte; quelques moutons dans les prés arides, pas encore de vaches, et ce serait désolé si de grandes traînées de soleil ne traversaient la buée en plaques pourpres et or sur des ombres noir d'encre!

Un train halette, des coqs chantent, mais le vent estompe le bruit et domine tout.

Voilà Loulotte couchée sur la bruyère, le ventre au soleil; de temps en temps elle pointe les oreilles ou me regarde de son œil veilleur, et ses narines frémissent. Avez-vous remarqué comme peu de gens aiment les nez frémissants? Moi, j'ai horreur d'un nez inerte et j'aime ces narines qui hument la

vie. Cette bête de forme rude, entre le loup et le renard, a une douceur d'agneau quand elle me regarde, mais des gestes féroces et des yeux phosphorescents à l'approche du soir, quand elle entend des étrangers sur la route.

Voilà qu'elle scrute le ciel : elle entend un avion, mais ne le voit pas derrière les nuages, et cela l'intrigue. L'homme primitif a dû scruter ainsi le ciel pour découvrir d'où venait le tonnerre.

Haut, haut, haut dans le ciel, des gazouillements d'oiseaux; il doit y en avoir beaucoup pour les entendre par ce vent.

Tjyp, tjyp, tjyp, tgyptjyp.

Ce sont les privilégiés de la nature que les oiseaux : ils peuvent se dérober... Puis, que font-ils de leurs morts? on ne les voit guère. Comme je voudrais pouvoir m'escamoter après ma mort! Cette manipulation à laquelle je serai soumise m'offusque... Si je meurs ici, ce seront des mains aimantes qui m'enseveliront : celles de la petite femme... Ça serait bien... Ne croyez pas que je sois lugubre... c'est en pensant aux oiseaux..

Louloute se met à gambader et à aboyer joyeusement parce que nous nous remettons en marche.

Hou! le vent me pénètre.

— Viens, Loulotte, un petit temps de galop... Ah! ça va mieux, et maintenant au soleil!

Exquis! il m'enveloppe le dos, les reins, et me caresse tendrement.

Des coups de hache d'un bûcheron; le soleil a déjà dégagé l'odeur de résine et d'encens des pins, la rosée est absorbée et le sol aussi fait monter ses parfums sous l'action de la chaleur.

Voilà l'avion qui revient : maintenant que Loulotte peut le voir, il ne l'intéresse plus.

Loulotte, courrons, Mietje doit nous attendre et Houben aussi doit venir pour examiner le réchaud à pétrole qui ne fonctionne pas bien et raboter la porte de devant qui ne s'ouvre plus.

Une odeur de fumier vient de loin. En ce moment je la préfère au Chypre...

Der Lenz soll mein lied erklingen!

— Loulotte, reste tranquille, il n'est pas six heures.

Mais Loulotte ne reste pas tranquille et va de son tapis à la porte, puis pousse sa tête par la fenêtre. Elle en a assez sans doute d'être enfermée. Je mets un peignoir; elle gambade et aboie. Je la laisse sortir, elle galope au fond du jardin; je déverrouille portes et fenêtres et les ouvre. On ne viendra plus m'assassiner maintenant; Loulotte est du reste là et Mietje sera ici dans une heure.

Le ciel est complètement dégagé et d'un bleu doux exquis, le soleil donne déjà franchement.

Je me recouche; toutes les senteurs entrent, les oiseaux chantent. J'aimerais tout de même mieux que Loulotte revienne.

— Loulotte!

Elle ne vient pas. Je vais à la fenêtre, l'appelle. Elle arrive, me regarde en hochant de la queue et remuant le dos, et contourne la maison. Je me penche à une autre fenêtre et la vois roulée en rond contre une des façades, bien au soleil.

Loulotte avait sans doute froid sur son tapis, dans ce coin obscur de ma chambre où elle veille sur moi la nuit, seule que je suis dans cette maisonnette perdue au milieu des champs.

— Chauffe-toi, chérie, tu ne laisseras entrer personne si ce n'est Mietje.

Le rossignol... Quel son plein, limpide et liquide... Cette créature m'inspire autant de respect qu'un grand artiste : tout est génie en lui, sa technique comme ses improvisations, et ce n'est pas pigé à droite et à gauche, ce qu'il nous fait entendre. Et quelle spontanéité! Ecoutez donc... Et c'est le matin dans mon lit que je suis régalee de tout cela : c'est autre chose que les taudis d'Amsterdam de mon enfance, où j'entendais les puces marcher.

Je saute au balcon. Ah! voilà le vrai printemps : cette fois, ça y est! la sève ne peut plus se contenir, les aubépines crèvent; les poiriers, les pommiers, les cerisiers font éclater leurs boutons gonflés, et les fleurs délicates, d'enivrante odeur, s'étalent pures et candides. Puis entendez : tout bruit, tout remue et bouge, tout jubile et exhale son âme et ne pense qu'à jouir et aimer.

Encore un peu frisquet, tout de même... Je me refourre dans

mon lit après quelques mots amitieux à Loulotte, qui me répond en ondulant du dos, mais reste en rond au soleil.

Et je bois du thé chaud de ma bouteille Thermos, et j'y trempe une biscotte; j'écoute le rossignol et les autres oiseaux et hume les senteurs!

Ah! voilà le jappement de Kiki qui arrive avec Mietje. Elle entre, sentant toujours la vache et la rosée, et me sourit de sa figure toujours pleine de bonne volonté.

— Mietje, donne ma grosse robe bleue. Je plongerai bien froid et sortirai tout de suite. Ça va, Mietje?

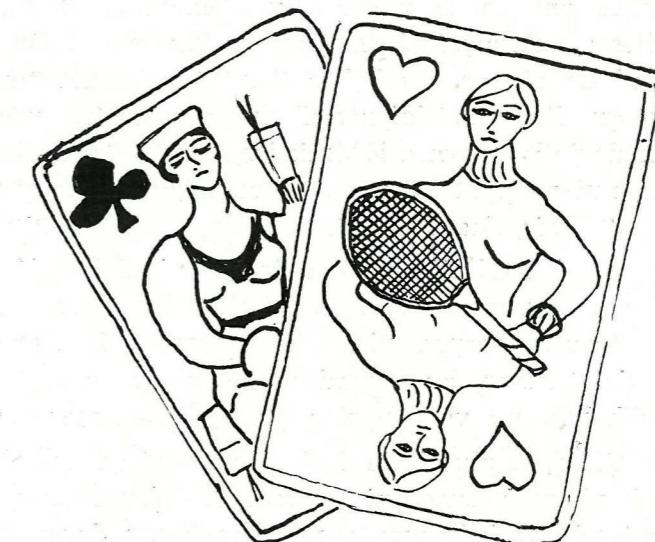
— Pour dîner?

— Quatre pommes de terre et la côtelette de porc; puis de la compote de rhubarbe, c'est tout.

Et me voilà dehors!



Marc Chagall.



Reine de trèfle,
ou l'indifférence...

Reine de cœur,
la plus belle...

LES REINES DU JEU

par

GEORGETTE CAMILLE

Martha, la dompteuse, dans la gueule du lion; Jeanne d'Arc qui s'ennuyait en famille; Nell Gwynn à la cour de Richard; les Hoffmann Girls ou la santé; toutes ces femmes de la chair ou de l'esprit, Isadora ou Ophélie, Semiramis et Catherine, la Pythie, même la douce Agnès sont les proies préférées du Destin. Quelle force les pousse, ces belles aveugles, à triompher si facilement du monde? En équilibre, entre la vie et la mort, elles attrapent simplement la gloire. En elles, toutes les possibilités. Double-vue, prescience, sens de l'intrigue, génie politique, leur instinct les sert: plus sûr que la raison.

Au fond des provinces, des courants obscurs que, seules, elles savent enregistrer, leur apprennent le visage qu'il faut porter selon le temps. Chaque saison transforme jusqu'à leurs voix. Mobilité excessive, compréhension à distance, don de dédoublement, une constante indifférence ajoute à cette puis-

sance qu'elles ont de se mêler aux éléments. « Règne des Jeunes Filles », annonçait Jean Cocteau l'an passé. Ont-elles jamais cessé de régner, les belles dames de cœur? Si elles pressentent que l'on va s'éloigner d'elles, elles se transforment aussitôt en de jolis garçons. Efféminées, avec leurs mains sur les volants, nul ne peut les reconnaître. Et, d'autres garçons, des vrais, cette fois, s'empressent.

Femmes d'aujourd'hui? mais aujourd'hui déjà vient de passer; et ces femmes sont encore différentes. Comment les définir? A travers l'espace, les cartes du Destin surgissent entre mes doigts. Rangées en ordre une fois pour toutes, ces faiseuses d'horoscope vont parler pour elles-mêmes.

Reine de Cœur, la plus belle, Fairy Queen et Queen of May, elle porte bonheur à ceux qui l'approchent. Amoureuse de la vie, elle attend les événements, mais court au devant d'eux lorsqu'ils tardent. Elle n'a pas d'âge. Elle ne croit ni aux lieux, ni aux dates. Tout, en elle, est élan. C'est pourquoi on lui reproche de changer si souvent d'avis. Elle oublie le passé, s'occupe peu de l'avenir; seul, le présent compte. Reine de Cœur, la plus belle, elle ne sait rien. Elle attend tout.

Reine de Trèfle, ou l'indifférence. Elle achète les meilleurs Chirico, les livres sur grands papiers. Mais, prenez garde aux artifices! Vos meubles d'aluminium, vos cloisons de carton ondulé seront démodés l'an prochain; vous passerez plus vite que la nuit. Votre verre à cocktail est, dans vos mains, aussi ridicule que, jadis, l'éventail dont se servait votre mère. Tous vos gestes sont absurdes, parce qu'aucun n'est naturel. Mannequin gonflée de procédés, ma chère, casse-cou!

Reine de Pique, n'est pas si fatale. C'est une bonne fille. Les hommes la recherchent parce qu'elle n'a pas d'idées personnelles. Elle croit aux mensonges, et rit quand on lui demande son avis. Elle est gentille, facile à emmener en voyage, décorative comme une fleur en mie de pain. Elle aime les bijoux, tout ce qui brille. A quarante ans, ce sera une grosse dame qui fera des cures dans les villes d'eau. Reine de Pique, la plus heureuse!

Reine de Carreau, ma préférée, parce que vous aimez la santé et l'amour. Reine de Carreau, ma préférée... Vous m'ac-



Mercédès Legrand :
Portrait de Mme R. van Gindertael,
femme du peintre



André Lhote :
Portrait de Mme C...



Roger van Gindertael :
Portrait de Maître Marthe Huët



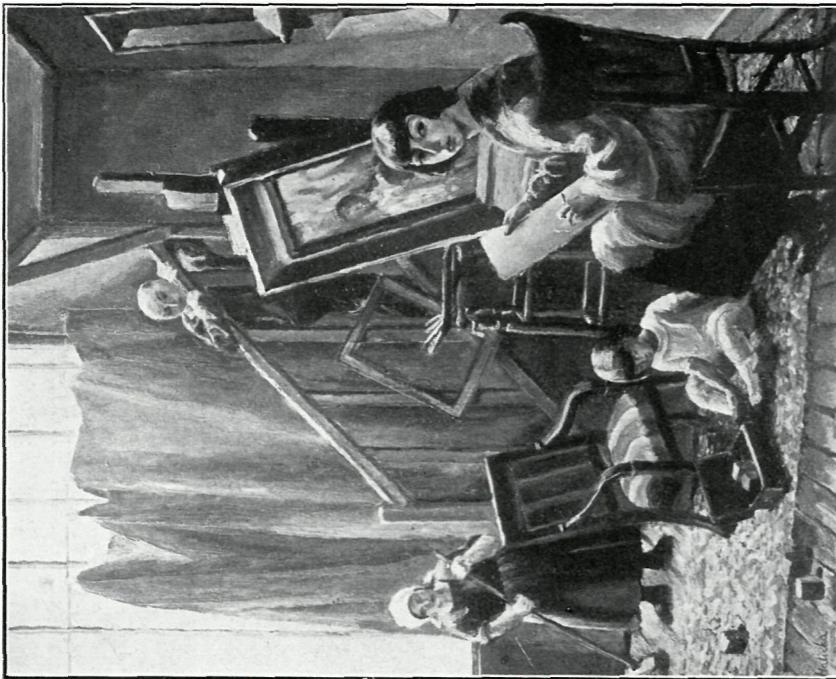
Edgar Tytgat : Portrait de Mme Jan Greshoff,
femme de l'écrivain



Juliette Cambier :
Portrait de Mme Marie Hellens-Miloslawsky,
femme de l'écrivain



Ramah : Portrait de Mme Ramah
(Musée de Bruxelles)



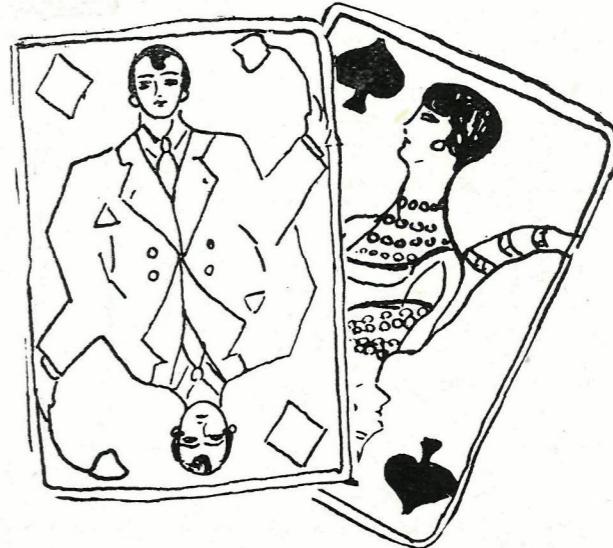
Alice Halicka : « La famille de l'artiste »



Coll. Gal. Pierre
Pascin : « Portrait de jeune fille »

compagnez dans mes découvertes; c'est vous que je rencontre sur le quai des gares, et dans les rues des villes inconnues. Vous, qui vous cachez, la nuit, derrière la vitre des trains, et dans les roseaux des étangs où l'on chasse les poissons-volants. Reine de Carreau, qui surgissez aux moments les plus désespérés, pour me tirer par la main, et m'offrir une cigarette. Venue du fond de l'espace, pour assister à ma naissance, vous savez l'heure de ma mort. Mais, silence! les mots n'expliquent rien.

Quatre reines aux quatre couleurs... Or, aucune ne consent à passer pour définitive; et, les voilà qui s'irritent. La Reine de Cœur m'assure qu'elle est brune, et la Reine de Trèfle est vexée. J'ai fait erreur, paraît-il, la Dame de Pique est fidèle à quelqu'un qui doit bientôt l'épouser. La Reine de Carreau... mais, celle-là, m'appartient; je ne lui permettrai pas de parler. Elles voudraient encore changer d'avis? Trop tard. D'ailleurs, vous savez tous comme moi, qu'il n'existe peut-être, par le monde, que deux types déterminés : les femmes *curieuses* et celles qui ne le sont pas.



Reine de carreau,
ma préférée...

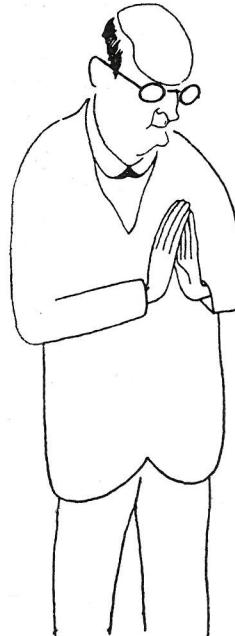
Reine de pique,
c'est une bonne fille..

Dessins de Georgette Camille.

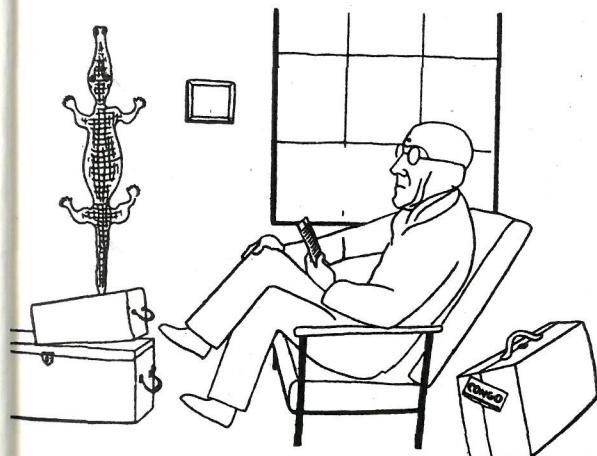
DES HOMMES VUS PAR DOLF HOFFMEISTER



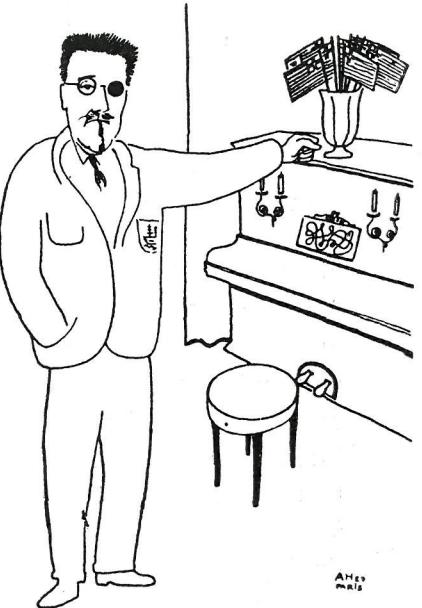
De droite à gauche : Ribemont-Dessaignes, Pierre-Quint, Philippe Soupault boivent de l'eau-de-vie chez Soupault.



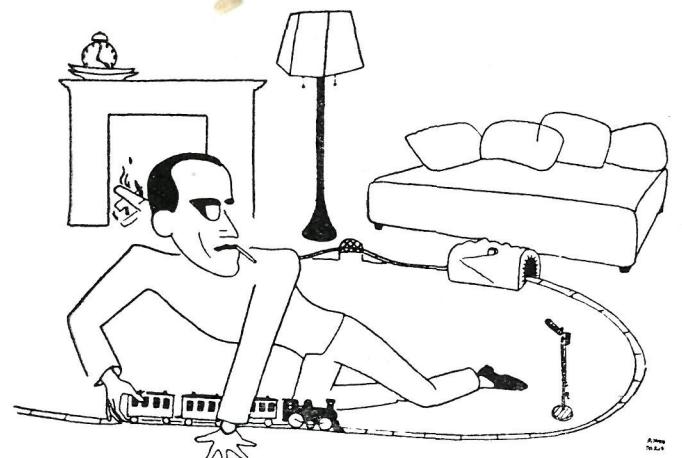
Georges Duhamel



André Gide rêve au Congo.



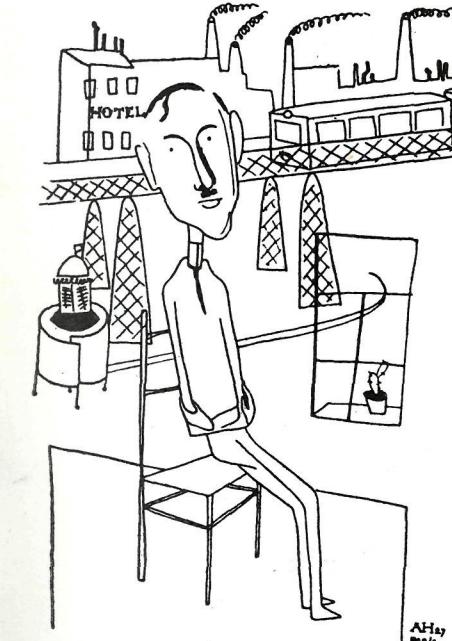
James Joyce chez lui



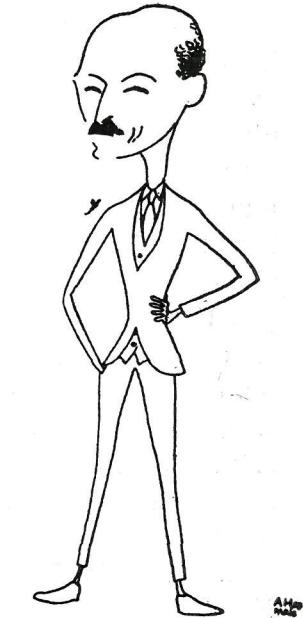
Pierre-Quint jouant chez lui avec son chemin de fer électrique, son jouet préféré avec Marcel Proust.



Emmanuel Bove chez son éditeur et ami Lucien Kra



J. Delteil dans son appartement du boulevard de la Chapelle



Ribemont-Dessaignes.

LES DESSINS D'ADOLF HOFFMEISTER

par

PHILIPPE SOUPAULT

Les dessins d'Adolf Hoffmeister, lorsqu'on les regarde pour la première fois, surprennent par leur étrange cruauté. On imagine d'abord qu'ils représentent les hommes tels qu'ils devraient être, avec leurs tares, leurs vices, leurs verrues. Puis, au second abord, on s'aperçoit qu'ils sont moins cruels que profonds. Ce ne sont plus seulement des grimaces que l'on regarde, mais des visages humains, des hommes vivants. Certains prétendent que derrière le maquillage de la peau ils peuvent distinguer le squelette. Adolf Hoffmeister appartient à cette race de dessinateurs qui savent distinguer le squelette de l'âme, le caractère.

On se tromperait donc si l'on riait en regardant les dessins de Hoffmeister. Ils ont, à mon avis, une grandeur qui choque, une force qui bouleverse. Considérez un instant le portrait de Philippe Soupault, tout ce qu'il ignore de lui-même vous le retrouverez dans les lignes qui forment son visage. En ce qui me concerne, je le regarde toujours comme un miroir plus fidèle.

Quant au métier d'Adolf Hoffmeister, puisqu'il faut toujours, hélas, parler de technique, il me paraît étonnant. Au lieu de grossir ou de jeter des ombres comme le font la plupart des dessinateurs, Hoffmeister simplifie sans rien sacrifier. Une ligne, tracée durement, reprend son importance. Elle est sans bavure, sans tremblement. Son style, si marqué, est comme l'art d'aujourd'hui, dépouillé à l'extrême. Et quand je compare un dessin de Hoffmeister, je reconnaiss toutes l'atmosphère de notre époque. Autour de ces visages, dans le blanc qui les cerne, je puis distinguer tous les paysages que j'ai vus dans mes songes quand je rêvais à demain.

La certitude de Hoffmeister et son autorité l'obligent à se désintéresser de la morale. Il ne cherche pas à corriger les mœurs : il dessine, et c'est pourquoi il est un vrai dessinateur.



Joseph Cantré.

TOURNANT DANGEREUX (*)

par

MAURICE DE VLAMINCK

Tout jeune, quand je passais rue Laffitte ou rue Lepelletier, quartier où se faisait à cette époque le commerce des tableaux et des objets d'art, je m'arrêtai devant les vitrines et contemplais longuement des Roybet, des Rondel qui se pavanaient dans des cadres étincelants. Je

(*) Extrait d'un volume à paraître chez Stock, Delamain et Boutelleau, à Paris.

regardais curieusement un curé chatouillant le cou de sa servante, des scènes de genre, des marmitons dans une cuisine où le reflet des cuivres trompait mon œil.

Je ne doutais pas un seul instant de la beauté de ces œuvres d'art. J'étais même persuadé que les marchands de tableaux avaient des connaissances approfondies, une grande érudition artistique et j'étais certain que les amateurs achetaient ce qu'il aimait et ce qu'ils comprenaient — mes convictions n'ont du reste jamais changé. Posé fièrement sur sa perruque, un chapeau Rembrandt d'où s'échappent des boucles blondes coiffe un mousquetaire prétentieux qui, la main posée sur le pommeau d'une épée, élève de l'autre une chope emplie de bière mousseuse. C'était d'un goût et d'une distinction rares. Autant, du reste, que la *Diane de Falguière*, en plâtre rose, que mon père avait rapportée un jour de Paris et qui trônait, bien en valeur, sur le piano du salon. Tout cela, en vérité, ne me touchait guère, mais me semblait remplir des conditions d'idéal et de beauté pour personnes romanesques et pilules Pink. J'avais quinze ans et ne me donnais pas le droit de discuter. Je me contentais d'aimer ce qui me plaisait sans en chercher le pourquoi.

Je me conduisais du reste de la même façon envers la littérature. Les gros livres de la bibliothèque de ma grand-mère, richement reliés, classés par tomes et par grandeur, les livres qui sont le fonds de toute bibliothèque qui se respecte, je ne les ouvrais jamais. Personne d'ailleurs ne les lisait. C'était la philosophie de Victor Cousin en quinze gros volumes, la géographie de Malte-Brun, la *Grande Encyclopédie*, des livres rouges à gros ventres qui tenaient plusieurs rayons avec les poésies de Lamartine. Je comparais tout cela aux chaises et aux fauteuils qui meublaient le salon. Ils me semblaient être, comme eux, recouverts de housses afin de les conserver intacts. Meubles et livres devaient être très beaux pour qu'on en prît tant de soins. Mais ils étaient déjà morts avant d'avoir vécu. Je n'ai du reste pas le souvenir d'avoir vu quelqu'un soulever le jupon des fauteuils pour les admirer et toujours je leur avais préféré le simple banc de pierre du jardin.

J'ai été bien longtemps à acquérir la certitude que je ne me trompais pas. Ce qui est ennuyeux, rasant, n'est pas si sérieux qu'on a coutume de le croire. Actuellement, dans les vitrines des salons bourgeois et cossus, je retrouve les petits bateaux en verre filé que les forains fabriquaient dans les fêtes de banlieue. Admirés, ils sont posés délicatement, avec d'infinites précautions, sur des meubles de prix et considérés comme des objets d'art. Je suis content de ne pas m'être trompé. J'ai toujours aimé cette représentation objective, naïve et populaire. Ma collection de chromos et d'images d'Epinal datant d'une quarantaine d'années, aujourd'hui me remplit d'aise et d'orgueil. Enfant, je collectionnais ces chromos que je trouvais dans les paquets de chicorée que ma mère achetait chez l'épicier et à l'âge de douze ans je m'étais appliqué à copier l'un d'eux. Il représentait les berges de la Seine à Charenton ou à Bougival. Dans une barque placée au premier plan, un jeune homme en maillot à raies bleues, le chef coiffé d'un chapeau de paille, tenait les avirons. A l'arrière, une femme assise nonchalamment, vêtue d'une robe d'un rouge de groseille, s'abri-

tait sous une ombrelle rose. A l'Hôtel des ventes, ma collection de chromos « ferait de l'argent », et les quinze volumes de Victor Cousin n'atteindraient pas cent sous. L'art et le goût ne sont pas uniquement le fait de l'austérité. Ils apparaissent gratuitement, sans prétention et sans recherche, se trouvent partout : dans une petite chambre, au sixième étage, dans les coins les plus reculés de l'Afrique, dans la cabane du bûcheron. L'art et l'intelligence sont des fleurs de hasard... et la bêtise aussi!

La boutique du jeu de massacre était placée entre deux attractions des plus inattendues. Celle de droite exhibait le « terrible Anaconda ». Sur une toile immense était peint le monstre de la mer. On le voyait enserrer de ses tentacules un homme qui se tordait dans les affres de la mort. Pour dix centimes, on voyait des boyaux de bœuf nager dans une baignoire. Discrètement, le forain qui me voyait prêt à faire du scandale, me confia que la bête de l'océan était morte deux mois avant. Celle de gauche était plus particulièrement visitée par les trouffions. Pour la même modique somme de dix centimes, une grosse femme voilée mystérieusement, debout sur une estrade, levait pudiquement sa robe et laissait entrevoir les grâces que le bon Dieu lui avait imparties. En redoublant la taxe, le cochon de payant pouvait s'assurer du doigt qu'il n'était pas victime d'une illusion. Inutile de dire que les clients s'avisaient d'en prendre pour trente centimes, une bagarre s'engagea entre le patron de la baraque et les soldats. L'établissement fut démolie, la police arriva, et le propriétaire de l'attraction sensuelle fut obligé de quitter la ville le soir même.

Les douze personnages de la baraque du jeu de massacre étaient terrifiants et plus vrai que le vrai. La mariée, le marié, la belle-mère, le garçon d'honneur, le colonial, la concierge, le croque-mort, le gendarme, tous ces personnages représentatifs étaient d'une indigence morbide, d'une vérité hallucinante qui, transposée, faisait mal à voir. Le propriétaire du jeu en était l'auteur. Devant ces figures, j'eus un grand désir de possession, et j'offris au forain cent francs pour un couple. Croyant à une plaisanterie, il reçut ma proposition d'achat par des injures.

Ce même étonnement, cette même sensation profonde d'humanité, je l'éprouvai pour la seconde fois devant deux sculptures nègres que je voyais pour la première fois de ma vie. Elles étaient placées sur une planche, au-dessus d'un comptoir de bistrot, entre des bouteilles de picon et de vermouth. Cette fois, mon offre eut plus de chance. J'obtins satisfaction. Le patron me les céda contre deux litres d'aramon qui régalaient les débardeurs présents. Depuis ce jour, l'art nègre a fait son chemin. Et je ne puis m'empêcher de sourire de la gravité avec laquelle on a découvert des renseignements précis sur l'origine de cet art. Il est aujourd'hui étiqueté, classé, grâce sans doute aux archives africaines du roi Malikoko qui permirent à un marchand spécialisé dans la vente de ces sculptures de me confier récemment, en me montrant une pièce de sa collection :

— « C'est une merveille!... Elle est de la « haute époque ».

Chaque jour, sans y penser, je me rendais dans l'île de Chatou, qui m'évoquait le souvenir des personnages de Maupassant. Aux endroits les plus pittoresques, les plus poétiques, je rencontrais Monsieur Henri Rigal de Chatou.

Le père Rigal était un brave homme courtier d'une compagnie d'assurances. Il passait sa vie dans les salles de justice de paix de Saint-Germain-en-Laye ou de Versailles, soit pour des procès avec sa propriétaire, soit pour le compte de personnage dont il m'entretenait, mais qui m'étaient absolument inconnus. Les moments qu'il ne passait pas devant les juges, le père Rigal les vivait dans l'île de Chatou. Comme les mendians se retrouvent dans les endroits où les promeneurs sont charitables, nous nous rencontrions dans les mêmes lieux charmants et ombragés. Tous deux nous étions peintres. Il mettait dans sa peinture naïve et touchante toute la tendresse qui était en lui et qu'il ne pouvait dépasser, car il vivait seul. Cependant, il eût aimé la prodiguer, et pour cela ne trouvait pas d'autres moyens que d'offrir à ses amis et voisins ces œuvres où il avait mis tout ce qu'il y avait en lui de plus sensible et de plus pur.

Un accident qu'il avait eu à la tête l'avait privé de l'odorat et du goût.

— « C'est ennuyeux, vous savez, m'assurait-il, de ne rien sentir. Mais c'est tellement commode! Ça simplifie tellement les choses!

En conséquence, le père Rigal se faisait de la soupe pour huit jours et, quoi qu'il advint, la conservait sans inquiétude pour son palais dans une grande gamelle de terre.

Son admiration pour les impressionnistes était touchante.

— « Ah! me disait-il, ce Passario, quel peintre!... »

En réfléchissant, je compris plus tard qu'il s'agissait de Pissaro.

Brusquement, le père Rigal disparut. Je ne le revis plus jamais à sa place favorite, au pied de la pile du pont et regardant Chatou. Mais passant un jour dans une petite rue de la Garenne-Bbezons, je vis sur le haut d'un mur des pinceaux mis en bouquet dans un pot. Un vieux bonhomme balayait devant la porte d'une maison de lotissement des morceaux de vitres brisées. Je reconnus le père Rigal.

— « Quel hasard! dit-il en me reconnaissant. Mais entrez donc, venez voir mon travail... J'ai trouvé un procédé... »

Je pénétrai dans une pièce où des morceaux de verre faisaient un tapis épais.

— « Je fais des vitraux... oui, des vitraux... »

Et, plein d'allégresse, le père Rigal me montra ses œuvres et m'en expliqua la technique.

— « Tenez, me dit-il avant de partir, venez me voir dans quelque temps, ce sera tout à fait au point. Car, voyez-vous, la question, c'est que c'est d'un fragile!... voici mon adresse... n'oubliez pas de revenir. »



Photo United Artists

La vedette Dolores del Rio



Photo Bérénice Abbott

Princesse Bibesco,
auteure de « Noblesse de Bohème »



Photo Man Ray

La romancière américaine : Gertrude Stein



Photo Edgar Barbaix

La romancière flamande : Virginie Loveling



Photo Bérénice Abbott

Mme Théo van Rysselberghe, femme du peintre



Mme Neel Doff, écrivain

P e i n c r e s



Photo Bérénice Abbott

Mme Thelma Wood



Photo Bérénice Abbott

Mme Marie Laurencin

E c r i v a i n s



Photo Bérénice Abbott

Mlle Marcelle Auclair



Photo Man Ray

Mlle Georgette Camille

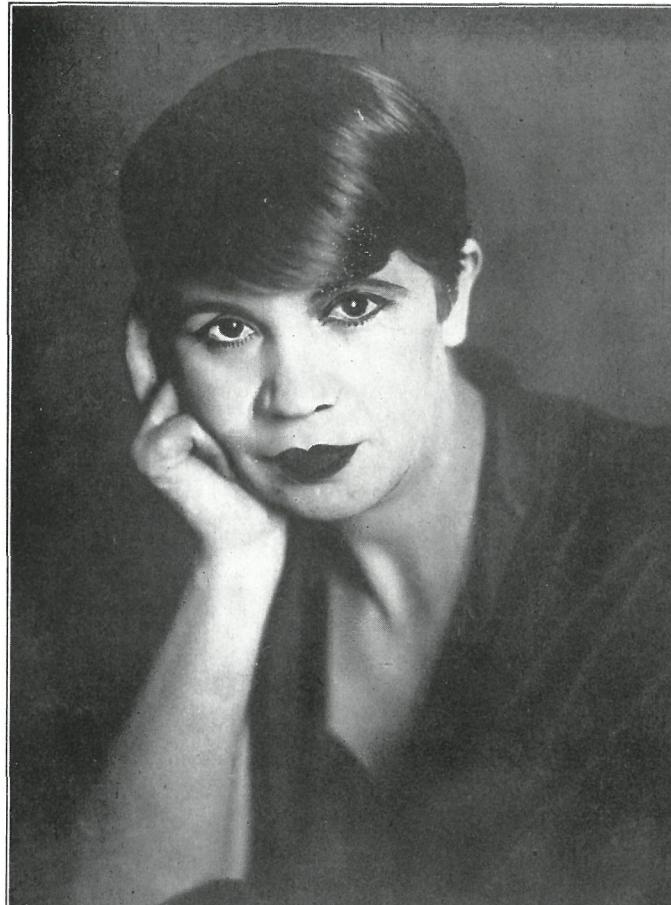


Photo Rob. De Smet

Mme Mercedes Legrand, peintre



Mme Simone Ghysbrecht, sculpteur

V e d e t t e s



Greta Garbo



Photos M. G. M.
Joan Crawford



Photo Eli Lotar

Mme Agnès, la modiste parisienne



Photo Atelier Robertson

Mme Renée Sintenis, sculpteur

Et il me remit une carte où je lus :

HENRI RIGAL

*Artiste-peintre sur verre
vu par transparence
des deux côtés la nuit.*

L'art a ses raisons que la raison ignore. Pendant trois années consécutives, je rencontrais au même endroit le même personnage avec la même toile. C'était un Monsieur de Paris. Il faisait de la peinture pendant ses vacances, huit jours par an.

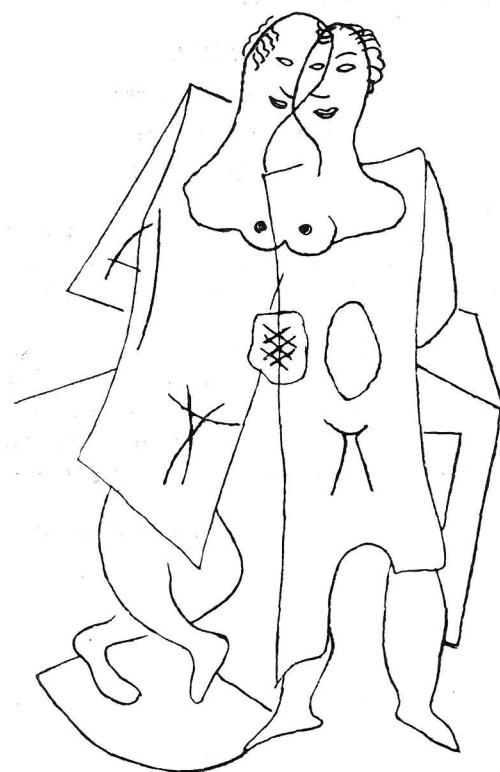
— « J'ai commencé cette toile l'année dernière... C'est si difficile, la peinture, me dit-il en essuyant ses pinceaux. Cette année, ça a changé. L'eau est plus basse, les roseaux ont disparu... »

Je le retrouvai l'année suivante, aussi calme, aussi amoureux de son petit étang. Le troisième été, quand il retourna à Paris, sa toile n'était pas terminée.

— « Si tout va bien, m'assura-t-il, j'espère avoir fini aux prochaines vacances. »



Léon Spilliaert.



René Guiette.

DEUX STATUES

par

ROBERT GUIETTE

à Ossip Zadkine

SE D U C T I O N

Midi végétation d'azur

Eve au Paradis

*offre — est-ce à son mari —
la pomme de son sein mûr
en rêvant à d'autres fruits*

*pensée de derrière la tête
de la racine des cheveux ou d'ailleurs
son œil mesure des espaces intérieurs
dont tout son corps comme une fleur
rougit se noue et s'apprête*

F L E U R

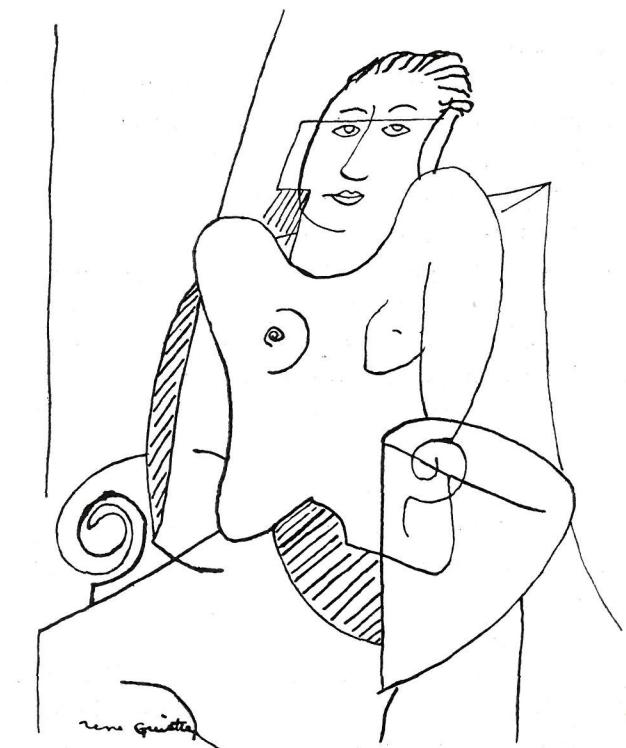
*L'âme a deux tranchants
comme un profile
éventail qui la cache*

*qui la cache et la révèle
caresse à deux temps
comme un battement d'aile*

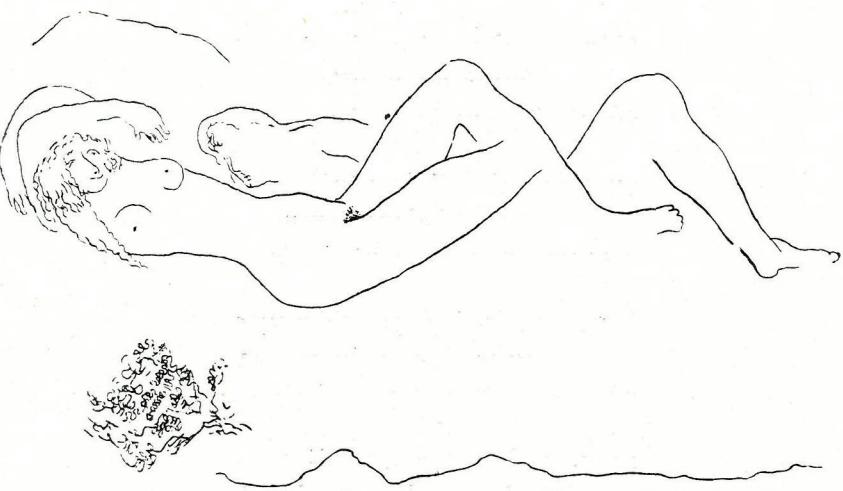
*lèvre molle à peine fiévreuse
coupe creuse du visage
où boire un premier désir*

*un peu de rouge en bâton
un peu de poudre au duvet
l'âme est plantée en moi
vibrante*

*comme un couteau
fiché sur sa pointe.*



René Guiette.



Marc Chagall.

AUX SOLEILS DE MINUIT (VI)

par

ALBERT VALENTIN

Il y a un moment où le cœur se divise entre deux passions qui s'affrontent en se mêlant, celle qui décline et celle qui poind, et l'on dirait qu'un double orage se dispute le haut du ciel sans qu'on discerne duquel part l'éclair et duquel le tonnerre, alors, l'homme secoué par ce tumulte et ce désarroi qui marquent les interrègnes aspire après une trêve des événements, car il se sait perdu s'il ne fait le compte de tout, sur le champ, et s'il n'instruit à nouveau le procès de son activité amoureuse. Ce qui l'attache encore à ce qui fut hier et ce qui le sollicite dans les promesses du lendemain, cette femme, dont la forme s'éloigne et se fond jusqu'à n'être plus qu'un halo, et cette autre qui grandit peu à peu, tout ce jeu d'allées et venues, quel qu'en soit le prix, vaut-il un tel déchaînement, une telle interrogation? L'homme suspend sa marche, et, si l'on pouvait, dans cette minute, surprendre les traits de son visage, on y observerait d'étranges ravages et les signes d'une vieillesse sans merci. Il avait cru que, maintenant, la guérison se faisait, que c'en était fini d'un état désolé où l'inquiétude est la menue monnaie de chaque heure, et que ses yeux pourraient s'ouvrir et se fermer sur la paix

du paysage et la sienne propre. Les tissus meurtris renais-saient sous le pansement, il ne fallait plus qu'un temps de patience, mais le dément en a assez de ce linge sanglant, il l'arrache, un peu de chair y adhère, et la tumeur est remise à vif. D'un geste, il a décidé de l'avenir et différé l'instant d'assigner un terme à son existence sentimentale. Aujourd'hui, à cette crête mitoyenne, une aventure s'achève, une autre s'amorce, et, peut-être, car, pour se justifier, il se paie de raisons bien spacieuses, peut-être ne souffrira-t-il plus, tout semble même annoncer un enchantement qui lui fut long-temps refusé. Qu'elle entre donc, une lueur l'accompagne, celle qui n'était d'abord qu'un parfum, une convoitise, un recours, un sujet d'incertitude, et qui, brusquement, devient une présence envahissante, une étreinte, un cri, qu'elle entre donc, tout est préparé pour l'accueillir, il y a des fleurs fraîches dans les vases, et, tout aussitôt, l'on s'inquiète : n'est-elle pas fatiguée par cette course dans le vent, elle aurait dû se vêtir plus chaudement, il fait si froid déjà, et, la nuit tombant sans qu'on s'en aperçoive, n'a-t-elle pas pris peur, au moins, toute seule, on rencontre tant de malandrins sur les grand'routes. Ce qui tient dans ces premières paroles, c'est bien autre chose que l'expression d'une sollicitude puérile, et, à les prononcer, on ne croyait pas s'engager si avant. Et, pourtant, il s'agit de prendre congé de tout, de tirer les rideaux, car il n'importe plus que le monde existe et l'on en vient à douter de sa réalité depuis qu'une préoccupation plus grande nous a distrait de lui et s'est incarnée à nos côtés. Gardons-nous du vertige, ou plutôt non, qu'il nous saisisse et nous vaille un peu d'aveuglement, désormais, sur cette dis-tance impitoyable qui va de la cause à la conséquence et ne fait de nous qu'un projectile conscient de sa trajectoire infinie. Je vous salue entre toutes les femmes, vous que voici, mon amie, qui êtes la cime et le précipice, la halte et le passage, le départ et le but à la fois. Qu'à vos pieds meurent tous les bruits : je vous jure qu'il n'y a rien au delà de cette chambre obscure où se consume le premier feu de l'hiver. Vous savez bien que je suis pareil à ceux-là qui n'ont point eu d'enfance et, ce que j'attends de vos mains miraculeuses, c'est qu'elles dis-sipent la nostalgie que j'ai d'une région qui s'étend à l'origine

de moi-même, où il n'y avait pas d'eau pour me désaltérer et où les caresses m'étaient chichement dispensées. Je n'adresse de reproche à personne, croyez-moi, et ces larmes sont sans amertume. Mais puisque vous êtes là, que la faveur m'est donnée de vous connaître, de vous reconnaître, je ne vous demande pas de me restituer illusoirement cet âge sacrifié, et ce serait pourtant en votre pouvoir, je vous demande d'accepter le sort qui a conduit nos pas jusqu'à nous réunir, d'éprouver et d'épuiser ses vertus, et de franchir l'espace qui joint la condition la plus glorieuse à la plus misérable en ne nous soumettant qu'à nous-mêmes. J'ai beau répugner à préjuger des circonstances, tant je crains de les provoquer par mon appel, mais je n'ignore pas que nous sommes voués à d'inexplicables malaises, des embûches, des équivoques, des accès d'humeur, des retours, et à quoi aboutissent ces pièges dressés, sinon à faire de nous, deux étrangers à force d'abandon. Je vous regarde dormir, chère engloutie, et, déjà, vous appartenez à un univers où ma tyrannie est sans effet, où vous suivre m'est interdit. Vous renouez l'entretien avec des fantômes, semblables à celui que je serai bientôt dans votre esprit. Il y aura le réveil, assurément, mais je ne m'abuse pas sur le caractère de la confusion animale qui nous rapproche alors : ce n'est de ma part qu'un effort désespéré pour vous soustraire à un climat où je n'ai pas accès et vous plonger dans le domaine que nous sommes seuls à peupler, vous et moi. La mort qui a les mêmes yeux blancs que l'amour, la mort m'effraie à peine au prix de ces journées où vous mangez d'un pain commun, où l'air, la lumière sont le partage de tous, et de vous qui, peut-être, accordez votre assentiment à certains plaisirs, à certains êtres, à des aspects que je ne remarque pas. La résignation n'est pas mon fait, vous le voyez, et les occasions d'émeute ne me manquent guère. On converse volontiers des frères siamois, mais je voudrais qu'il fût un peu davantage question des amants siamois, de ceux que soude, de la tête aux pieds, une membrane douloureuse et pour qui chaque mouvement signifie une déchirure et une plaie. Ils témoignent par leur exemple combien est physique la détresse sentimentale, et ce n'est point un mal qui se localise, mais se répand : c'est, tour à tour, une inappétence, une courbature, une sorte de

cancer, un élancement continu, et il serait vain de se fier aux intervalles de repos qui vous sont dévolus par une ruse supplémentaire. Une fois pour toutes, la maille a sauté de l'étoffe, et, réparé ici, l'éraillement reparaît ailleurs et fuit sous l'ongle qui le poursuit. Et puis, avec les souvenirs laissés, comme une terrible syphilis de la mémoire, tout conspire à accroître nos tourments dont on ne s'imaginait pas qu'ils pussent atteindre une telle capacité. Mais, de toutes les vocations, celle de la perdition au sein de l'échevellement passionnel, est la plus impérieuse, et si l'on considère que pour la plupart des créatures, le problème des rapports humains se réduit à des échanges de bristols, jusqu'au dernier qui s'orne d'un gracieux liséré noir, alors, on approuve les autres qui s'avancent au mépris de leur équilibre et risquent toute leur sécurité future pour l'enivrement d'un transport. Ce qui les soulève ainsi, c'est la perspective du hasard, de l'éventuel, de l'illimité. Il n'y a pas de mais qui tienne, l'idée seule des privautés qu'une femme prendra avec leur corps suffit à les bouleverser. Ils n'en sont plus à mesurer ce qui ne se mesure point et ils ne s'attardent pas aux transitions ordinaires, celles qui séparent l'effusion de la frénésie, la frénésie de l'impudeur et l'impudeur de l'érotisme. Je les comprends de ne s'abreuver qu'aux alvéoles de la peau qui, toutes, sécrètent un miel tonique et débilitant, et qu'on ne découvre pas dans cette phrase un prétexte à plaisanteries ordurières : ils sont plus purs que tous, en proie à une combustion qui les sauve des réserves et des objections courantes. Je les comprends tous, celui-ci qu'une image possède jusqu'à le chasser de chez lui, jusqu'à l'égarer dans les rues, et, lorsqu'il rentre comme un somnambule au long des couloirs déserts de l'hôtel où ne brûle plus qu'une lampe jaunie, il tremble en touchant de la main les souliers féminins rangés devant les portes; celui-ci qui simule le désœuvrement dans les grands magasins et circule avec hébétude autour du rayon de la lingerie; ces couples qui se sont séparés à regret sur un mot d'ordre auquel ils obéissent à la même heure en contemplant la même étoile du ciel; et ce poète de l'autre siècle à qui l'on pardonne ses écarts de lyrisme au nom du trait qui nous est rapporté de lui et dont le témoignage demeure dans la correspondance qu'il adressait à sa maî-

tresse : il n'y dépensait point sa véhémence en commentaires oratoires, et les quelques macules, sur la nature desquelles il serait impossible de se méprendre, dont il parsemait ses messages lui paraissaient d'une éloquence autrement efficace. Bizarre enfer, d'où l'on sort anéanti, mais où l'on retourne parce qu'il est bien le seul qui ne soit point pavé de bonnes intentions. Le sang ne fait qu'un tour lorsqu'on se souvient qu'il s'est trouvé un exégète pour dénombrer et définir les attitudes amoureuses. Quelque paralytique sans doute. Mais, mon pauvre, il n'y en a pas une, ni trente, mais un million et chacune en comporte une infinité d'autres. La même n'est jamais tout à fait la même. Une syllabe proférée, un déplacement, un caprice d'éclairage, et tout change. Je donne la parole aux miroirs du plafond, aux bancs des parcs publics, aux lits de céréales, aux fougères foulées, à tout ce qui est ou peut être le théâtre d'un saccage, d'une morsure, d'un grand débat charnel par quoi se résout et s'alimente un irrépressible délire. Que resterait-il de mon passé, si mortel qu'il me soit d'y songer, car l'encre dont il s'est peu à peu dessiné, de bleuâtre et transparente qu'elle était, a bien noirci en séchant, que resterait-il s'il n'y avait eu, pour en tracer plus profondément les contours, ces accès de déraison, ces convulsions, ces instants chargés de présents, ces noms murmurés, ces bouches closes qui avaient la forme d'un cœur et qui déjà se faisaient sexuelles en s'ouvrant, ce chemin de baisers qui m'a porté jusqu'à vous qui êtes la dernière, la plus parfaite de toutes et la récompense. Que j'aille évoqué celles qui occupèrent un temps de ma jeunesse, il n'importe, puisqu'il vous a suffi de paraître pour que se produisent un écroulement de ce qui fut et qui vous isole, une substitution momentanée et que tout me pousse à me croire éternelle. Certes, j'ai atrocement le sentiment du précaire, mais ce n'est pas maintenant, dans cette insurrection des facultés, qu'il conviendrait de me rappeler au respect de la logique. Nous avons bien soufferts l'un par l'autre et nous nous embrassons souvent d'un visage en pleurs. Je pense à vous, ce soir où je déambule. L'immense roseraie nocturne succombe sous une rosée de résine. Des baies gonflées se balancent aux sorbiers aériens. J'arpente ce boulevard de ma ville que deux gares bornent et prolongent,

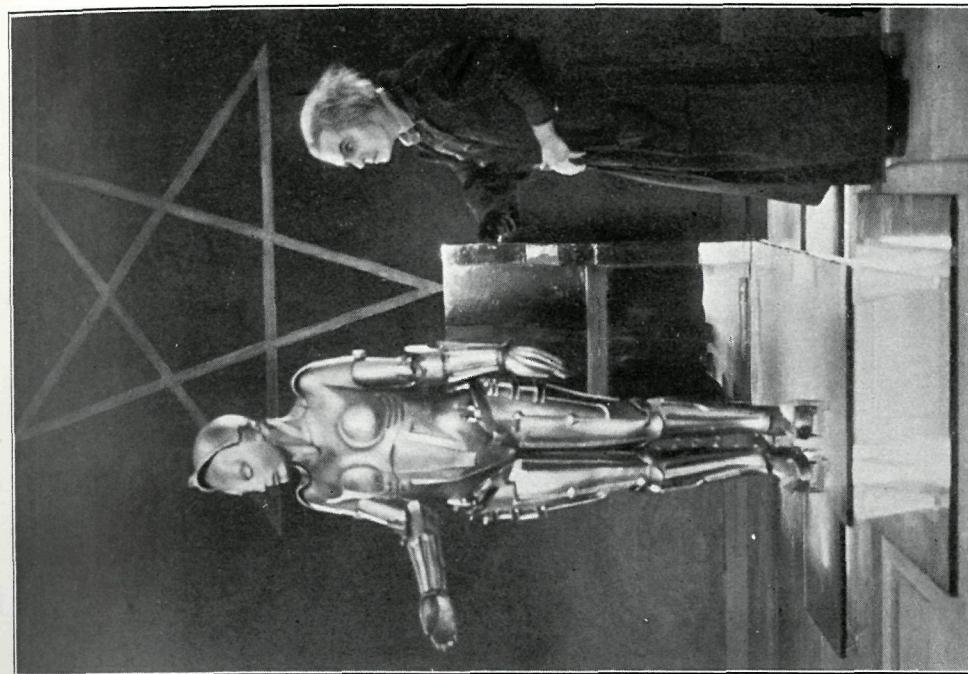


Photo Ufa

Fragment du film « Metropolis » :
la femme mécanique

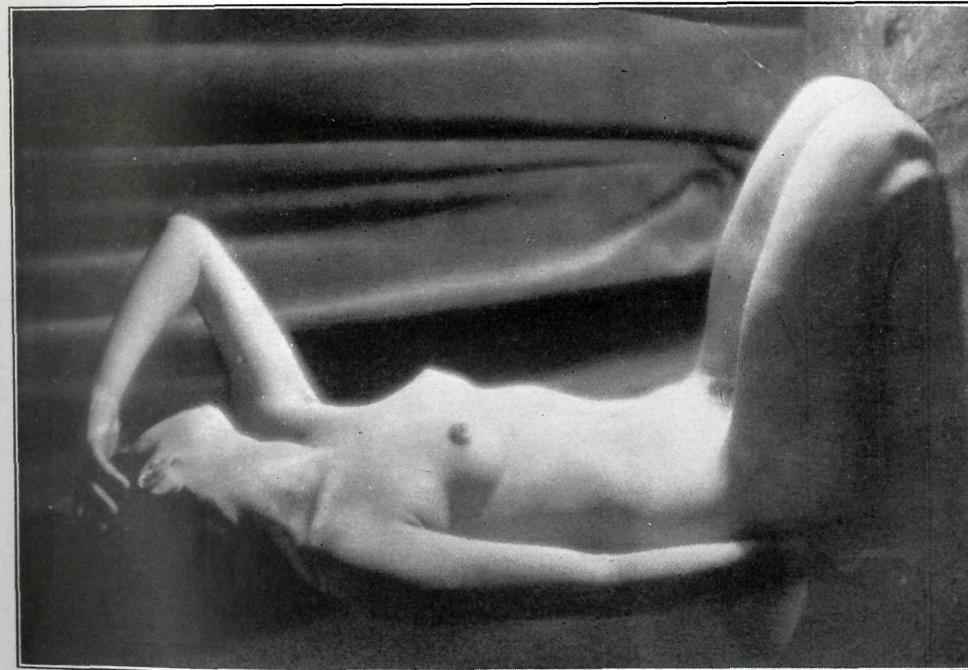
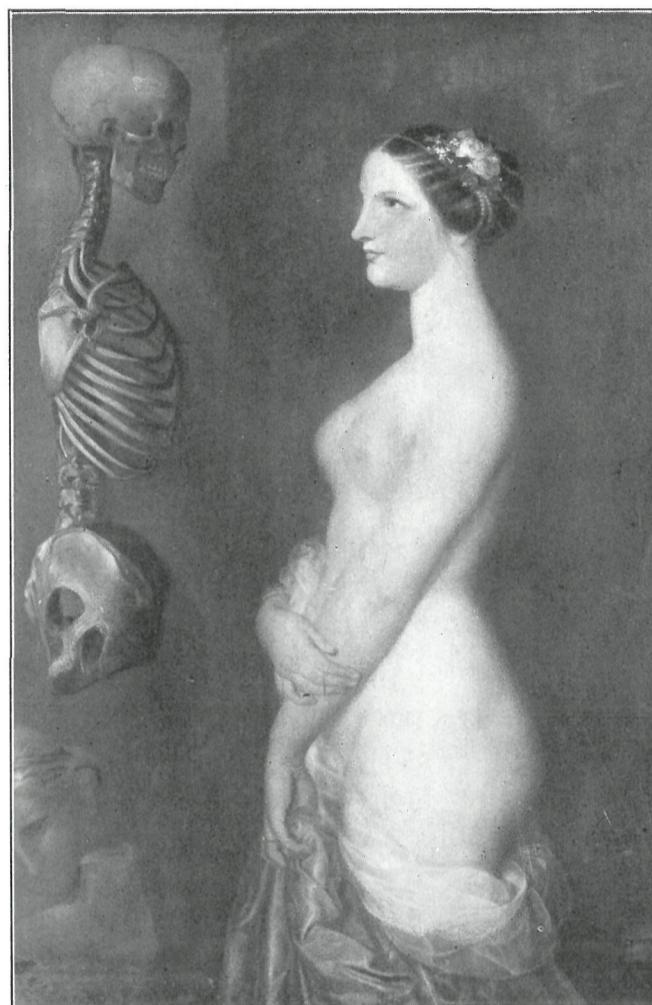


Photo Atelier Robertson

Etude de nu



Photo Germaine Krull
Mannequins



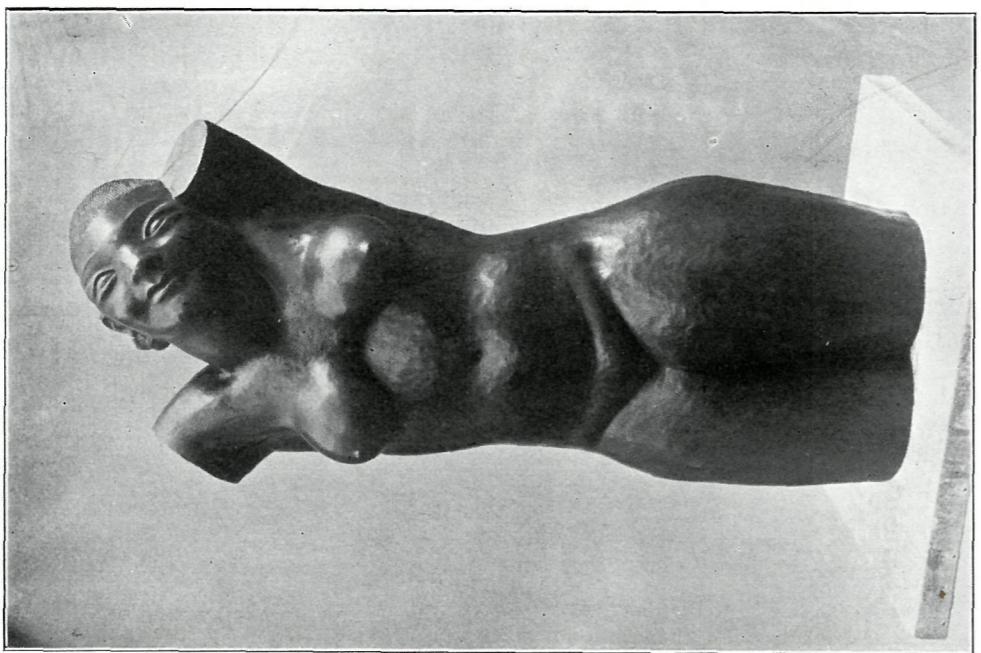
Wiertz : « Deux jeunes filles ou la belle Rosine »



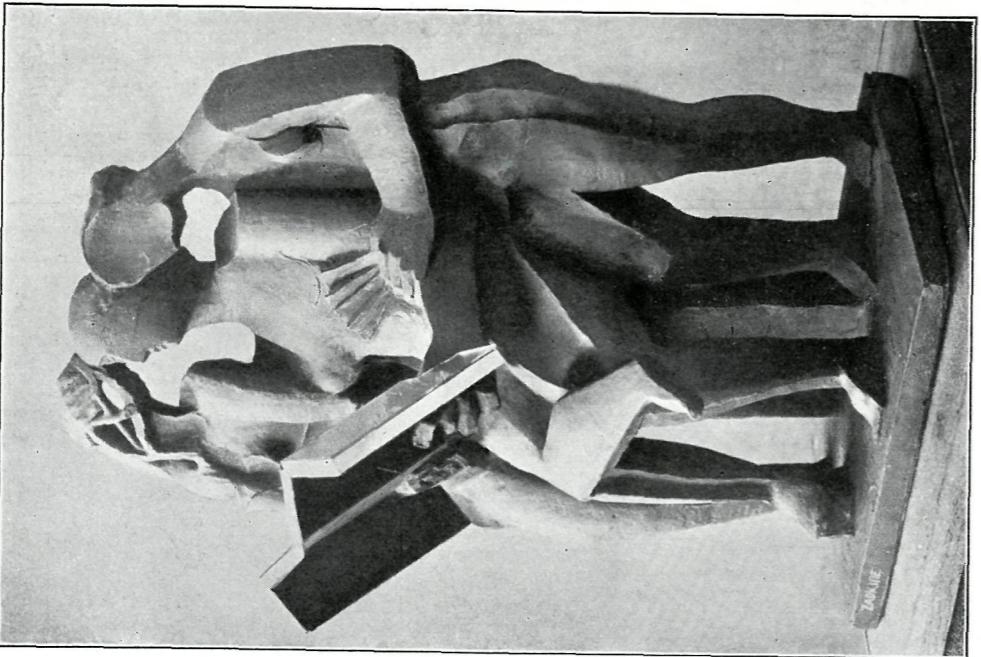
Photo Moholy-Nagy
La danseuse allemande Palucca



Pablo Gargallo : « Danseuse » (fer forgé)



Simone Ghyssbrecht : « Torse »

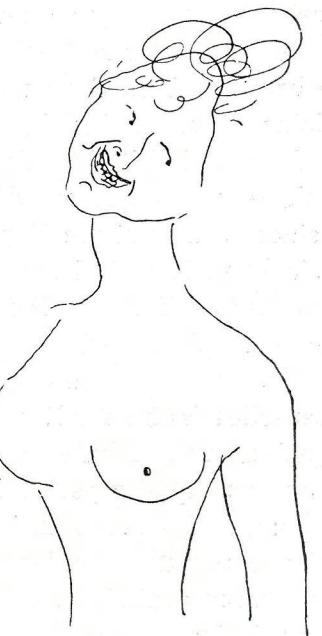


Ossip Zadkine : « Les trois belles »

celle du Nord et celle du Sud, en sorte que si la fantaisie m'en prenait, tout est organisé pour que mon itinéraire emprunte une route moins familière et me transporte dans un décor de bouleaux et de brouillard ou dans un patio solaire qu'une flamme éparse calcine. C'en serait fait, toute une période, de mon piétinement, de mes habitudes, de mes dettes, de mes corvées et des quelques faces qui me dégoûtent. Rien ne me retient de partir, sinon vous qui me liez à ce sol comme une autre pesanteur, sinon vous qui dormez à présent, dissoute dans l'ombre et pourtant si distincte. N'est-il pas étonnant que non contente d'être cette forme vivante et mouvante, que je chéris, vous soyez encore une figure mentale et l'habitante exigeante de ma cervelle? Votre fenêtre a passé de la lumière aux ténèbres, et quelque noctambule aura assisté à ce phénomène sans soupçonner de quel mystère il était spectateur sur l'avenue dont j'ai compté les cailloux, les maisons, les arbres d'où tombent mille couteaux rouillés. Peut-être, avant de céder au repos, avez-vous souhaité d'entendre ma respiration épouser la vôtre, mais les songes vous ont halée dans leur royaume. Demain, vous me conterez de quelle fable vous fûtes le jouet, et même, quand vous m'assurerez que j'y étais mêlé, pourquoi ne vous croirai-je pas, puisque l'évidence se dérobe à mon enquête, et que, s'il faut être dupe, autant vaut l'être entièrement, de la réalité et de la fiction.



Raoul Dufy.



Marc Chagall.

TRAGEDIES ET DIVERTISSEMENTS POPULAIRES
LES ANONYMES EN MORCEAUX
par
PIERRE MAC ORLAN

Les filles publiques ne constituent, certainement pas, toute la personnalité de la rue dans une grande ville. Cependant, si l'on veut bien ne pas utiliser des commentaires moraux et parfaitement stériles, elles occupent une place importante dans la vie pittoresque d'une cité et à ce titre elles valent bien les platanes qui ornent les boulevards et tous les autres ornements citadins qu'il plait d'imaginer.

Bien que les filles publiques soient soumises à des disciplines dont la tradition doit remonter à l'apparition de l'homme sur la terre, elles ne sont pas encore parvenues à donner l'impression d'une aristocratie. A une époque où les apparences de la vie populaire tendent à se conformer à quelques lois essentielles, les filles groupées dans leurs couvents roses et rouges, vivent d'une vie minérale et conservent à leur

décor familier un aspect pompéien qui ne pourrait déconcerter Eumolpe, par miracle surgi de son tombeau. Il existe encore à Pompéi, je le pense, non loin de la voie stabiène, quelques détails de ce genre. La seule innovation que les tenanciers de « bouïes » aient jugé bon d'introduire afin d'orner les mœurs de leurs pensionnaires ne dépasse pas les limites décoratives inscrites entre un lit Louis XVI et une chaise-longue Directoire. Le bon marché relatif des meubles construits en série imposa cette audace. Quant aux filles, elles sont encore telles que Lesbie ou Candilie apparurent à Catulle et à ses copains. La vie cloîtrée de ces femmes doucement vaincues par l'amour du moindre effort tenta Jean Lorrain et quelques-uns qui trouvèrent dans leur commerce une sorte d'apaisement. Mais il est nécessaire de tenir compte de leur manière personnelle de vivre qui les poussait à rechercher cette rédemption facile que les filles accordent gratuitement à tous ceux qui ont le goût de la confession publique et quelque éloquence pour l'imposer. Celles qui vivent dans la rue sont autrement bonnes conductrices de l'aventure. Elles sont sévères pour elles-mêmes et pour ceux qu'elles n'ont pas choisis. Qu'elles arpencent d'un pas décidé leur concession ou qu'immobiles et accoudées devant le comptoir en fer à cheval d'un bar de repos leur visage se durcissoit, elles dominent la rue nocturne et le peuple qui vit dans la rue dès que la nuit enferme le peuple du jour dans ses chambres de repos. Agents en civils ou en uniformes, souteneurs, voyous, fêtards et déclassés de toutes catégories subissent leur présence dans la rue. Pour elles semble étinceler toute la publicité du plaisir, pour elles les étoiles assemblées en mots évocateurs sont tarifées. L'argent passe de main en main comme un lourd furet. Tout le monde de la nuit est habile à ce jeu. Quand la fille tient l'argent, les éléments d'un drame vulgaire s'ébauchent. Car l'argent, dès qu'il est en possession des puissants sous-produits de la nuit, appelle le sang comme la trompe d'un chasseur rappelle les chiens égarés dans une forêt profonde. Sang et argent sont deux mots d'une inconcevable sonorité. L'argent tinte dans la poche du riche qui va la nuit vers ses instincts. Et des formes entendent cet appel et suivent l'homme à cause de la présence de ce métal consacré. Le sang humain répandu par violence

sonne comme toutes les cloches de l'alarme. Des formes courent vers ce bruit. La rue s'anime de fantômes sortis de l'ombre et toutes les fenêtres des hôtels à lanterne s'ouvrent afin d'épier la galopade des uns et des autres.

C'est dans ces chambres numérotées dont les fenêtres sont complices des événements de la rue que vivent les filles dont le singulier destin est d'être dépecées puis éparpillées dans des terrains de banlieue qui attendent le lotissement. Ces crimes, toujours impunis, donnent aux terrains vagues une sorte de poésie désespérée que l'on ne rencontre plus guère que dans les recueils de causes célèbres ou dans les annotations marginales de quelque greffier possédé par le démon de l'art criminel. Le cadavre d'une fille découpée en morceaux inspire une horreur proportionnée au nombre de morceaux que la justice et les amateurs retrouvent dans le fleuve, les buissons, les puits et les égouts. C'est toujours une jambe encore gainée d'un bas de soie végétale et enveloppée dans un vieux numéro d'un journal rare qui dénonce le meurtre. On ne peut jamais retrouver la tête, qui est la seule pièce d'identité permise aux cadavres nus. On estime l'âge de la femme grâce à ses jambes, ses ongles, la paume de ses mains, l'élégance et la souplesse de son torse. Tous ces détails humains révèlent également la profession de l'assassinée. On présume que le meurtrier appartient au monde des vagabonds spéciaux.

Jack l'Eventreur fut, parmi tous les tueurs de femmes, — je parle de ceux qui demeurèrent toujours inconnus, — l'un de ceux à qui l'imagination populaire refusa l'anonymat. Ce nom qui baptise un personnage sur lequel il n'existe aucun document et qui naquit spontanément au moment même que l'assassin opérait, montre à quel point l'imagination populaire est touchée par cette catégorie de crimes.

La présence de ce Jack, qui n'était qu'un fantôme, équilibrerait une image de meurtre dont la victime occupait le premier plan. Huit filles soumises éventrées sur le plateau réservé aux victimes et rien sur le plateau réservé aux meurtriers; Jack l'Eventreur poids léger, plus que léger, forme impondérable, fit pencher la balance de son côté.

Le mystère qui enveloppe les restes des filles soumises morcelées est encore plus terrifiant. Jusqu'ici, l'imagination popu-

laire paraît impuissante à donner un nom au meurtrier anonyme dont l'anonymat voue ses victimes à un oubli assez rapide. Mettre un nom sur toutes choses doit être un principe important que les policiers ne devraient point négliger. Si j'étais policier, la première chose que je ferais en présence d'un crime sans indices serait de donner un nom quelconque au meurtrier inconnu. On aurait pu donner, par exemple, le nom de Léon-le-Découpeur à l'assassin de la dernière fille publique coupée en morceaux. Il est plus facile de rechercher Léon-le-Découpeur, quelle que soit la fragilité de sa création, que de rechercher un inconnu dont la personnalité est égale à rien. Le nom de l'assassin aurait couru dans la foule et l'on aurait fini par trouver l'assassin réel, naturellement possesseur d'un nom complètement différent. Aujourd'hui, la fille est morte : elle est enterrée sans tête et l'assassin est sans nom. Qui donc peut accorder un souvenir précis à une telle affaire?

Des gens — âgés, il est vrai — sont encore prêts à dénoncer Jack l'Eventreur quand l'occasion se présentera. Mais personne ne peut apporter une précision intéressante sur l'assassinat d'une fille coupée en morceaux trois mois après le meurtre. Ces crimes sont particulièrement nombreux depuis quelques années. Il faut avouer que la vue de ces restes macabres est, non seulement parfaitement déprimante, mais encore qu'elle enlève toute grandeur à la mort. Elle ne peut éveiller que des impressions décourageantes sur l'importance de l'homme et de la femme quand leur corps a perdu les lignes essentielles qui lui imposaient une personnalité.



Frits van den Berghe.



Joseph Cantré.

DES RUES ET DES CARREFOURS

PARIS, SINISTRE CAPITALE

par

PAUL FIERENS

Paris, septembre-octobre.

Paris, sinistre capitale : ces trois mots me sautent aux yeux comme j'ouvre le Soir de Bruxelles. Un beau titre et un beau sujet pour Variétés, pense aussitôt le chroniqueur à l'affût d'idées peu communes ! Pursuivant ma lecture, j'apprends qu'un écrivain anglais, M. Weaver, trouve surfaite la réputation de Paris comme ville gaie. « On n'y voit rien, dit-il, de nouveau, d'intéressant, d'amusant. La moitié des gens est assise à la terrasse des cafés pour regarder passer l'autre moitié. »

Eh ! bien, si c'était vrai, ne serait-ce pas un joli spectacle ? Imaginons la « femme partagée » de Franz Hellens assise à la terrasse des Deux Magots pour se regarder défiler devant la maison de Vénus. J'appelle ainsi, depuis que Jean Cassou y installa confortablement dans la fantaisie baroque l'une de ses héroïnes, le délicieux presbytère de Saint-

Germain-des-Prés. Une moitié de la femme est à mes côtés ; l'été se prolongeant, on n'a pas encore allumé les braseros, mais presque tous les figurants sont à leur place. Voici le peintre qui, lorsqu'il part pour les Deux Magots, dit à sa femme « je vais au bureau », car il fait là, de cinq à sept, « des affaires », y donne rendez-vous à ses clients. Voici le poète nerveux, griffonnant, à l'adresse de ses amis d'hier, des lettres d'injures, dépourvues de tout hermétisme. Voici, entouré de sa cour, le représentant d'un puissant magazine américain. Voici l'homme jaune, le stendhalien, qui sort de la boutique d'en face. En voici beaucoup d'autres et de toutes les couleurs. Les jeunes peintres de l'Ecole des Beaux-Arts se doutent-ils qu'ils coudoient ici les « maîtres » authentiques ?

Pourquoi ce café, si banal, nous est-il de plus en plus cher, comme y sont de plus en plus chers le café, les brioches et les alcools ? Je crois que le clocher de Saint-Germain-des-Prés y est pour quelque chose. Plus douces nous semblent les heures qui sonnent à son vieux cadran. Et si tendre le ciel du soir en équilibre sur sa pointe ! Que tout ici paraît intelligent, sobre, nuancé, plein de grâce ! C'est l'effet d'un charme qui ne s'analyse point.

Bons amis d'Afsné-sur-la-Lys, d'Etichove, d'Anvers et de Bruxelles, je ne suis pas, vous le savez, de ceux qui vont criant : « Paris, Paris, seule ville habitable ! », mais je voudrais tout de même voir la tête de M. Weaver. A mes amis français, je fais l'éloge de la Flandre ; aux flammingants, celui de Paris, de la rive gauche. Je voudrais être gibelin au guelfe et guelfe au gibelin. L'esprit de contradiction, c'est le véritable esprit de juste mesure. Mais, ceci dit, que reprocher à M. Weaver ?

Est-ce lui qui regarde, dans le noir de son mandarin, fondre le peu de rose de sa grenadine ? Alors il ne voit pas, sur le trottoir devant l'église, passer l'autre moitié de la femme de tout à l'heure. J'y suis, M. Weaver n'aime pas les femmes. Ou il ne les aime que d'une façon, précise et lourde. Leur démarche ne l'intéresse pas, ni leur vêtement, ni leur maquillage. Que veut-il comprendre à Paris ? Dans la rue, à Bruxelles ou ailleurs, la femme avance, se promène ; elle défile à Paris, dans une atmosphère de sympathie complice, d'admiration consentie. Observez la dans son allure, — et, pour cette allure, il y a des modes, — tâchez de surprendre quelque secret de cette élémentaire chorégraphie, vous passerez aux terrasses de maints cafés des après-midi fort instructives.

Paris est femme, par sa rondeur, son sourire. Paris reçoit beaucoup de l'étranger mais ne se donne pas au premier venu, pressé d'en finir, d'en avoir pour son argent. A qui se contente de peu, du peu qui est l'essentiel pour un raffiné de la vue, Paris procure tant de joie qu'il y en a pour l'univers.

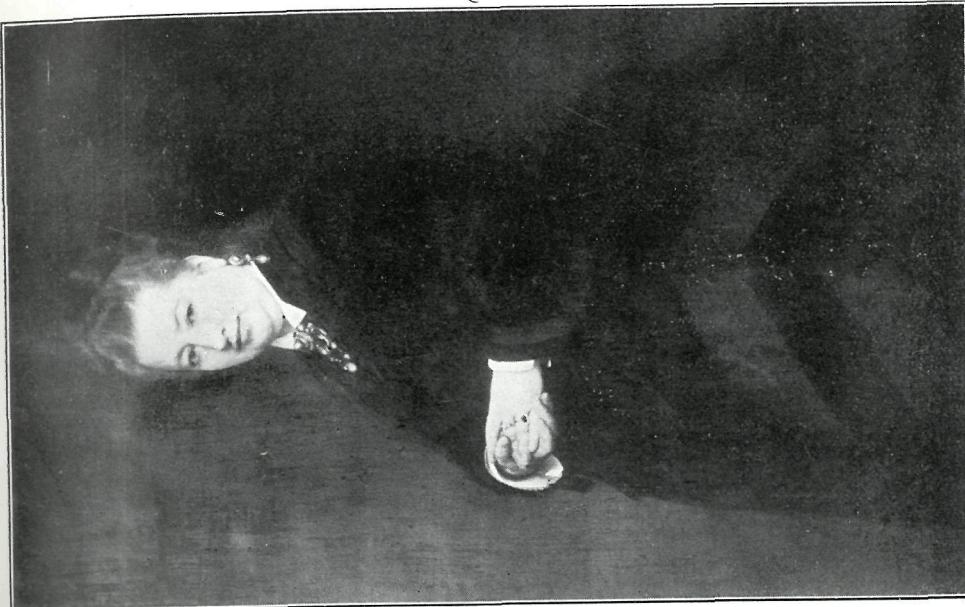
M. Weaver, qui n'aime pas les femmes, n'aime pas les hommes non plus. « Les vêtements noirs du Français, continue-t-il, sont symboliques de son incapacité de s'amuser ; il prend la vie trop au sérieux et, consé-

quemment, sa ville est morne. » Le traducteur est responsable du conséquent. L'article dont le Soir nous révèle un extrait a paru dans les Daily News. Mais l'adverbe *cher à Pandore* est peut-être de circonstance. On se représente le journaliste anglais sous les traits d'un garde-champêtre dressant aux Parisiens procès-verbal pour délit de lèse-gaité. J'ai connu un Britannique d'un certain âge qui, de passage en France, tenait absolument à voir deux choses : la Conciergerie et le French cancan. Heureusement, on dansait le cancan dans une revue du Moulin Rouge : reconstitution historique « dans le style », cependant que Joséphine Baker, aux Folies-Bergères, initiait les provinciaux à la beauté nouvelle de la danse et du corps humain. L'Anglais partit content d'avoir entrevu, dans le bouillonnement des lingeries, le mirage de sa jeunesse. M. Weaver n'a pas vu danser le French cancan.

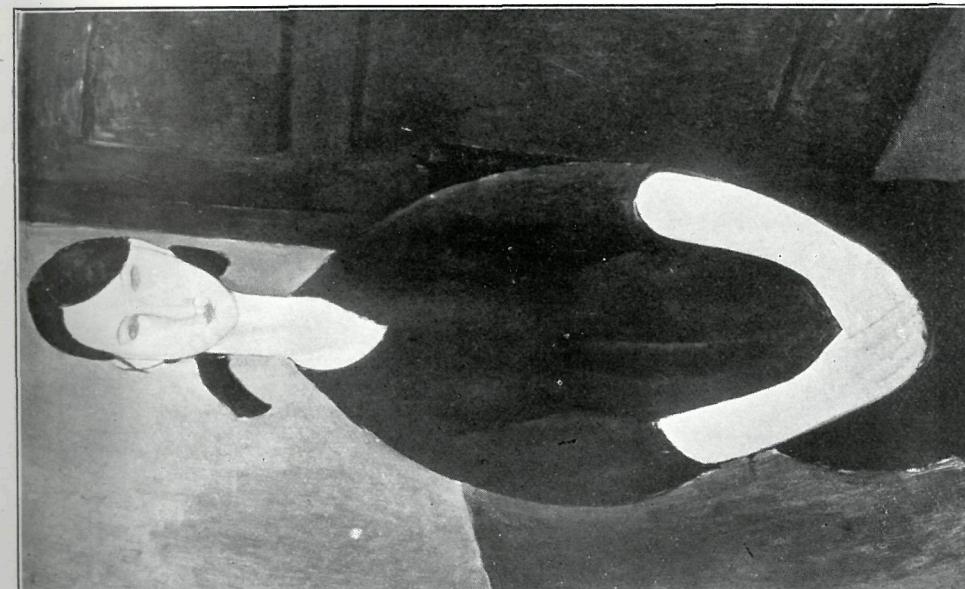
Paris n'est pas gai, me disait un Berlinois qui fréquentait les lieux « de plaisir » et les « boîtes »... Dans le genre, l'Allemagne fait mieux, je veux le croire. Mais pourquoi s'obstiner à chercher Paris où il n'est pas? « Paris, pour M. Weaver, est une des capitales les plus mornes de l'Europe. Elle a vécu longtemps sur sa réputation, et il est temps que quelqu'un dise la vérité à ce sujet. » Voilà qui est fait, en termes galants, et nous laisserions M. Weaver à sa déception si nous n'avions quelques mots, nous aussi, à dire sur la question des vêtements noirs.

Le Français des premiers films américains portait toujours la jaquette, la moustache et la barbiche (comme l'Anglais de Jules Verne des favoris rouges et des étoffes à carreaux). Il faisait rire les Français plus fort que les Américains. Aujourd'hui, comptez les jaquettes. Je ne serais pourtant pas éloigné de donner raison à M. Weaver sur un point, de déplorer avec lui le manque de fantaisie des tailleur, faisant contraste avec la merveilleuse imagination des couturiers. Mais les grands tailleur sont à Londres : à eux de produire un effort et de donner le nouveau ton; les couturiers créateurs sont à Paris... qui leur doit beaucoup non seulement de son prestige, mais de sa beauté. Sur l'action qu'exerce une maison de couture dans les divers domaines où se manifeste le goût d'une époque, je n'ai pas besoin d'insister. Les amis de Norine, à Bruxelles, savent à quoi s'en tenir.

Quant à la mode masculine, ce n'est ni le peplum de Raymond Duncan, ni la culotte de Maurice de Waleffe qui la révolutionneront. Ces deux « excentriques » prêchent, en somme, le retour au passé. Dans cette voie-là, pas grand'chose à faire. Eugène Marsan, qui parle si bien de la mode, la suit. Mais quel artiste la précède? Il n'en est pas moins vrai que notre habillement tend à secouer cette tyrannie du noir contre laquelle M. Weaver s'insurge. Reverra-t-on des poètes à gilets rouges? Certains pull-over les valent bien. Il se pourrait qu'un jour la robe noire (c'est la plus belle pour la belle femme) triomphât et que nous fussions, nous, vêtus de couleurs voyantes. J'habite un quartier populaire, jadis aristocratique, le Marais, où tous les hommes, cet été, arboraient des complets et des feutres à peu près roses. Les cyclistes portaient des casquettes cubistes (influence du camouflage militaire) et je renonce à décrire certaines cravates. Mais M. Weaver n'a pas flâné dans les admirables rues du Marais. Connait-il la place



William Bougureau :
« Portrait de Mme Aristide Boucicault »



Modigliani : « Portrait de jeune fille »



Alfred Stevens : « La dame en jaune »
(Musée de Bruxelles)



James Ensor : « Portrait de la mère de l'artiste »
(Musée de Bruxelles)



Edgar Degas : « Les deux sœurs »



Liévin de Winne : « Portrait d'une vieille femme »
(Musée de Bruxelles)



Th. Chassériau : « Portrait de Mme Cabarus » (1848)
(Musée de Quimper)



L. Gallait : « Mme Gallait et sa fille »
(Musée de Bruxelles)



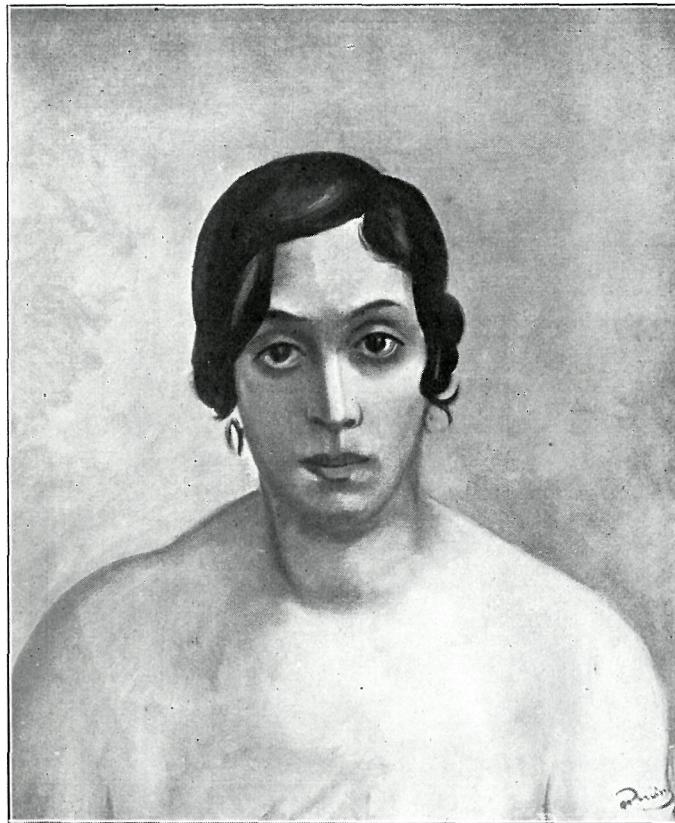
F. Navez : « Portrait de femme »
(Musée de Bruxelles)



Corot : « L'Italienne »
(Agostina, 1874)



Ingres :
« Portrait de Mme Madeleine Ingres, née Chapelle » (1815)



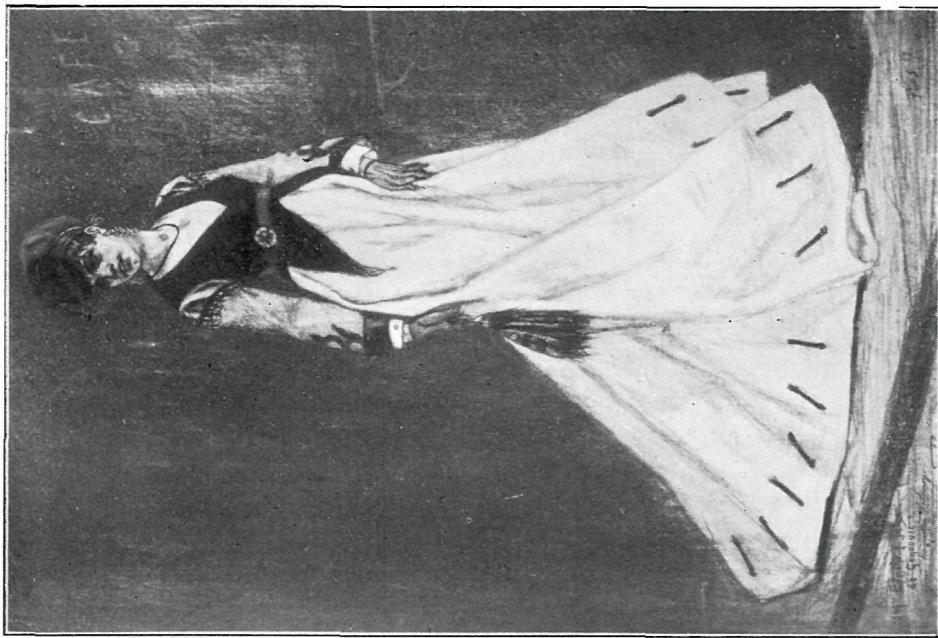
Coll. Gal. Pierre
André Derain : « Torse de femme »



Renoir : « Portrait »



Coll. Gal. Pierre
Picasso : « Portrait » (1921)



Félicien Rops : « Parisienne »
(Musée de Bruxelles)



Gauguin : « Miss Bambbridge »
(Musée de Bruxelles)

des Vosges, l'hôtel de Sully, le figuier de l'hôtel de Lamoignon? Je le soupçonne de ne s'être guère écarté de la Madeleine et de l'Opéra. Et je ne parle plus de lui.

Ce qui veut être gai, l'est rarement. Le commis-voyageur n'est pas drôle. La ville qui fait rire, fait rire à ses dépens. La ville gaie, c'est la ville qui n'a pour nous plaire que ses larges avenues, ses fleurs, ses squares, sa propreté.

Ou alors, il y a une gaité secrète, une légère griserie — celle de Bruges ou de Venise — qui n'est probablement sensible qu'au poète. Qui trouvera Paris sinistre estimera Venise mélancolique, Bruges morte. Mauvais romantisme. Gand, la plus belle ville de Belgique n'est pas gaie. Ce qu'on peut dire enfin de Paris, c'est que, n'en déplaise à ceux qui l'envient et qui la jaloussent, c'est la ville la moins bête du monde. Sur la carte, elle a la forme d'un cerveau.

P. S. — Ce que j'ai dit, le mois dernier, ici et dans un feuilleton du Journal des Débats, touchant les « embellissements » projetés à Tournai — Edmond Picard, ami du néologisme, avait inventé le mot : embellaidissement — n'a point passé inaperçu, puisqu'un journal local, l'Avenir du Tournaisis, me remet gentiment à ma place. Un article de tête, fort courtois d'ailleurs, signé de M. Adolphe Hocquet, et auquel je n'ai pas l'intention de répondre. A quoi bon? Nous connaissons la cloche des archéologues, nous l'avons assez entendue. Il faut pourtant qu'ils entendent la nôtre. Quatre ou cinq remarques suffiront :

1^o L'article de M. Hocquet est intitulé : La restauration de la Grand'Place de Bruxelles, ce qui signifie, semble-t-il, que seuls les Tournaisiens devraient avoir un avis à donner sur une question qui intéresse cependant tous les Belges. D'ailleurs, l'architecte Henry Lacoste, dont je n'ai fait que reprendre une idée et dont je suis heureux de recevoir l'approbation, est Tournaisien.

2^o L'article m'apprend que les deux maisons refaites de la Grand'Place n'auraient pas été refaites, mais restaurées. Eh! bien, c'est beaucoup plus grave! Et tous les artistes jugeront l'expérience concluante. Arrêtez, arrêtez! il est encore temps.

3^o M. Hocquet, comme tous ses confrères, s'abrite derrière ces prétendus « documents d'archives » que les restaurateurs interprètent à leur façon et dans lesquels on voudrait faire croire que l'esprit des ancêtres survit.

4^o On m'oppose la restauration de la Grand'Place de Bruxelles. On s'imagine peut-être que j'admire la Maison du Roi, médiocre et prétentieux pastiche! Non, j'admire les maisons reconstruites, après le bombardement de 1695, par Guillaume de Bruyn, Jean Cosyn, Antoine Pastorana dans le style de leur époque, c'est-à-dire en baroque dit brabançon, malgré l'imposante proximité de l'hôtel de ville gothique. Voilà comment ces créateurs respectaient l'unité de style!

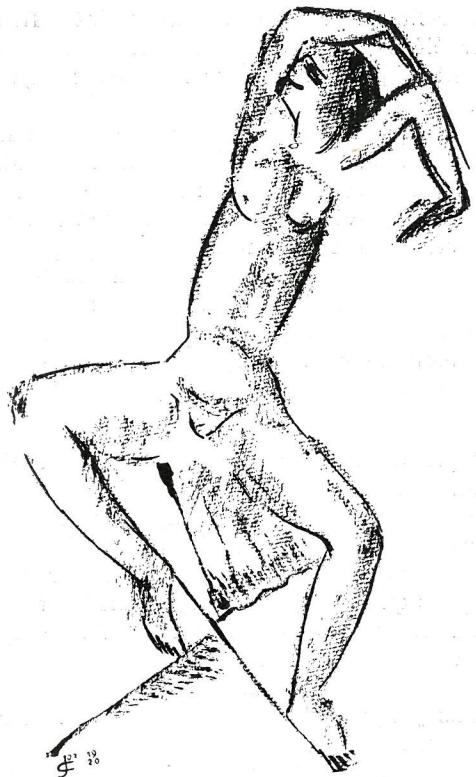
5^e On me fait remarquer que l'« exquis saint Michel rococo » qui se désarticulait au faîte du jubé de Corneille de Vriendt n'y était que depuis le dix-huitième siècle. Parlons, je le savais, l'ayant qualifié de rococo et n'employant ce terme qu'à bon escient. Dès lors, à quoi tend la remarque de M. Hocquet? Je lui ferai observer à mon tour que le jubé n'est à l'entrée du chœur que depuis le seizième siècle. Est-ce une raison pour l'enlever?

Je ne me fais guère d'illusions sur le sort de la Grand'Place de Tournai. On la restaurera. On trouvera de l'argent pour le faire. Mais nous aurons accompli notre devoir en criant casse-cou.

Et pour revenir à Bruxelles, voulez-vous rire — ou pleurer? Allez voir la malheureuse église du Sablon! Quand j'avais dix ans, qu'elle était belle, émouvante! A l'extérieur, il n'en reste absolument rien. Voilà ce qu'en Belgique on appelle une restauration.



Ramah.



Joseph Cantré.

LE SENTIMENT CRITIQUE
L'HOMME AIMÉ DES FEMMES
par
DENIS MARION

Dieu m'a accordé l'absence de péché. Quand je touche une femme, c'est pour moi comme si je touchais du bois. Je n'ai aucun désir, j'infuse en elle l'esprit de la sainte absence de passion, et à mon contact elle devient tout aussi pure et tout aussi sacrée que moi.
RASPUTINE (1).

Pendant que plusieurs écrivains continuaient innocemment à fabriquer sur le modèle fourni par Molière et Mozart des exemplaires réduits de Don Juan, un homme réalisait ce type, mais d'une manière

(1) René Fulöp-Miller : *Raspoutine et les femmes*; voir également Prince Yousouoff : *La Fin de Raspoutine*, et Rodzianko : *Le Règne de Raspoutine*.

bien différente de celle que la tradition avait fixée. Rien ne ressemble moins au cavalier élégant, désinvolte et athée que ce moujick sale et laid qui se plaisait à jouer les prophètes hérésiarques. Pourtant, il reste douteux que le premier ait bien fait mille et trois conquêtes, tandis que nos contemporains ont pu voir toutes les femmes de Russie se disputer l'amour de Grigori Raspoutine, et même ses attouchements ou son linge sale. A l'ordinaire, la réalité ne contredit pas si brutalement la légende. C'est que celle-ci n'a pas manqué d'être sophistiquée. Sans doute, les différences de race, de milieu et d'époque ont contribué à l'écart prodigieux entre ces deux figures, l'imaginaire et la véritable. Mais il est certain que le travail lentement accompli par de nombreux auteurs a déformé ce caractère jusqu'à lui donner une apparence très séduisante et très éloignée de la simple vraisemblance. C'est du moins ce que semble prouver un rapprochement entre l'homme Raspoutine et le mythe Don Juan.

Il n'a pas manqué de romans ni de pièces de théâtre pour nous donner une peinture ou une explication de la psychologie de l'homme à femmes (et toujours sous sa forme triomphante, car on ne paraissait pas envisager qu'il en existe des exemplaires mal réussis). Jamais personne ne remarquait que ces invincibles séducteurs ne différaient en rien, apparence physique, propos, comportement, mentalité, d'excellents garçons comme nous en connaissons tous, d'un tempérament facile, aimant les aventures et habiles à faire céder le pas à la fidélité et à la pudeur devant les exigences du moment. Il a toujours suffi à un auteur de grossir ces traits jusqu'à la caricature ou jusqu'au symbole, également faciles, pour s'imaginer qu'il nous rendait fidèlement cette illustre figure. Aucun d'eux ne s'avisa que les deux points qui importaient seuls restaient obscurs : pourquoi les femmes étaient toutes prêtes à céder à un pareil homme et pourquoi cet homme mettait cette fureur à provoquer et à satisfaire les désirs des femmes.

La cause de cette déficience se découvre fort bien : c'est que les personnages littéraires vivent dans un monde où la psychologie est réglée par des axiomes comme : l'amour est la principale et constante préoccupation des êtres humains — une femme ne peut avoir que de mauvais motifs de se refuser à l'amour, d'où qu'il vienne, puisqu'elle y trouve sa seule raison d'être. Ce n'est que dans une pareille atmosphère que sont capables de vivre ces extravagants héros dont la stratégie amoureuse procède de la divination et rencontre le succès propre aux policiers de roman. Ils triomphent et ils se détachent avec les moyens mêmes qui, employés par des êtres réels conduisent ceux-ci à l'échec ou à l'asservissement. Ils se bornent à agir plus vite, plus sûrement, plus souvent — alors que déjà l'exemple de Casanova (qui lui, pourtant, à plus d'un égard, est si proche du modèle conventionnel) suffirait déjà à indiquer que la séduction du véritable Don Juan a des ressorts tout différents de ceux du vulgaire.

Les documents que nous possédons sur la vie de Raspoutine ne sont pas complets et beaucoup d'entre eux sont suspects, car ils proviennent de témoignages intéressés. Ils ne réussissent donc pas à résoudre le problème que pose une pareille existence. Mais ils nous autorisent

à nous inscrire en faux contre la psychologie traditionnelle de l'homme qui suscite irrésistiblement l'amour des femmes et que, pour simplifier, on peut appeler Don Juan. Certainement, Raspoutine n'est pas le seul modèle possible de ce type. Il apparaît comme trop immédiatement provoqué par son milieu, la Russie, et par son temps, la décomposition de l'empire tsariste et l'avènement au pouvoir des masses populaires. Mais c'est parce qu'il nous est si radicalement étranger qu'il peut nous aider à dégager les traits essentiels, permanents, d'un caractère que nous avons défiguré en le rendant trop semblable à nous, alors qu'il est exceptionnel.

Jusqu'à trente-trois ans, on ne voit dans Raspoutine rien d'autre qu'un paysan sibérien. A peine s'il est plus robuste, plus affamé de vie. Sans doute, à ce moment déjà, les filles du village lui résistent mal, mais l'attrait qu'alors il exerce sur elles est bien naturel, bien banal et n'est nullement comparable à la royauté sentimentale à laquelle ce moujick accèdera bientôt.

Le chemin par lequel il y parviendra risque de paraître propre aux mœurs russes (je crois pourtant qu'il n'en est rien) : c'est le mysticisme. A la suite d'une rencontre avec un moine, Raspoutine séjourne au couvent de Verkhotourié. Il y entre en rapport avec la secte des klysti à laquelle il paraît bien avoir appartenu.

On connaît mal cette secte, car l'une des règles qu'elle imposait à ses membres était de suivre strictement les préceptes de l'église orthodoxe, mais en apparence seulement. C'est à peine si ses adeptes se découvraient à la prédilection qu'ils avaient pour certains versets de la Bible, à certaines formules qu'ils employaient et aux traces que laissaient leurs réunions et leurs cérémonies secrètes. Quant à la véritable doctrine que les klysti professaient et à laquelle ils obéissaient intimement, seules les conjectures sont permises. Certaines paroles de Raspoutine paraissent lui avoir été inspirées par cette religion secrète et laissent entrevoir des enseignements moins contradictoires qu'il ne semble à première vue, parce que tous impliquent et justifient l'absolution donnée aux débordements de la chair.

C'est d'abord la faculté qu'auraient certains hommes — après s'être livrés à un ascétisme rigoureux — de ne plus pouvoir pécher. Les actions qu'ils commettent — et même celles qu'ils font commettre aux autres — ne sont plus capables d'offenser Dieu. Si répréhensibles qu'elles paraissent, elles sont indifférentes parce que dépourvues d'intention maligne (1).

Ensuite, le repentir est présenté comme la plus sûre voie pour arriver à Dieu, et comme il suppose la faute, celui qui désire atteindre à la sainteté doit pécher beaucoup, pour être à même de connaître un repentir plus parfait.

(1) On retrouve cette notion dans certaines hérésies qui se développèrent aux premiers siècles du christianisme. Les Catacéphalites croyaient qu'après être resté suspendu la tête en bas six heures par jour pendant vingt jours, l'homme est purifié du mal, n'agit plus que comme un être spirituel et les actes qu'il commet ne lui sont plus imputés à péché.

Enfin, les klysti prêchent la sanctification du péché et leur principale cérémonie, « l'acte mystique », se termine par une mêlée générale où ce n'est plus le désir particulier de chaque être, mais l'esprit même de Dieu qui est supposé provoquer ces accouplements aveugles.

Une religion qui assimile l'orgasme des sens à l'union avec Dieu a de quoi plaire aux femmes. A la sortie du couvent, Raspoutine ne tarda pas à être suivi d'une bande de paysannes avec lesquelles il célébrait des sacrifices nocturnes au fond des bois. Quand il revint chez lui pour y passer un temps de privations et d'ascétisme, ce furent encore les femmes qui s'émurent les premières et rendirent un culte au nouveau saint. Mais leur engouement pour lui, s'il est déjà d'une essence moins commune et s'il atteint une portée plus grande que celui qui était suscité par le jeune paysan, est encore bien différent de la fureur que l'homme de Dieu va bientôt inspirer à toutes celles qui l'approcheront.

Jusqu'à son arrivée à Saint-Pétersbourg et même pendant les premiers temps de son séjour, Raspoutine ne diffère guère des pèlerins, « starets », « yourods » qui sont si nombreux en Russie, qui se disent et sont crus envoyés de Dieu, et qui provoquent de ce fait des attachements qu'on peut juger invraisemblables ou scandaleux. Mais le Raspoutine des dernières années, « l'Ami » de l'Impératrice dont la seule présence arrête les hémorragies du tzarevitch, « le Tzar au-dessus des Tzars » qui renverse les ministres, nomme les archevêques et décide de la conduite de la guerre, l'amateur de tziganes dans les restaurants de nuit, le mauvais génie que le prince Youssoupoff se croira autorisé à abattre, est un personnage d'une autre envergure et ce serait trop simple d'affirmer que ceux dont il ne se distinguait pas dans ses premières années, placés dans les mêmes circonstances, en eussent fait autant.

On a parlé d'hypnotisme et il est certain que Raspoutine avait un pouvoir de cette sorte. L'explication n'en reste pas moins mesquine. Il est dangereux d'en suggérer une autre. Mieux vaut se borner à décrire les manifestations de l'empire que le moujick sibérien exerçait.

Les hommes n'échappaient pas à sa séduction. Mais son pouvoir sur eux était précaire. Lorsque l'intérêt ne les liait pas, ils se détachaient rapidement de lui et ceux-mêmes auxquels il dut son introduction dans le monde de la noblesse et à la cour comptèrent bientôt, au rang de ses adversaires, parmi les plus acharnés.

Tandis que les femmes qui subirent son ascendant lui restèrent toujours fidèles; depuis son épouse, humble paysanne qui assistait sans apparence de mécontentement ou de tristesse aux orgies de son mari, jusqu'à l'impératrice qui crut toujours à la pureté, à la sainteté de son « Ami » en dépit des lettres, des photographies qui attestent le contraire et qu'elle préférait croire fabriquées de toutes pièces.

C'est que Raspoutine semble avoir merveilleusement réussi à deviner la nature du sentiment qu'il éveillait chez chaque femme et à y soumettre son attitude. Alors qu'un Don Juan littéraire se doit de mettre à mal toutes ses conquêtes, les relations de Raspoutine avec certaines

de ses plus fidèles disciples, l'impératrice et sa confidente Anna Viroubova, par exemple, furent certainement irréprochables.

Rarement Raspoutine se trompait sur l'impression qu'il faisait et presque toujours il s'y conformait, faisant abstraction de son humeur propre. Les sensuelles trouvaient en lui le mâle qu'elles cherchaient; les religieuses, le saint; les pures, l'ami. Les seuls traits que Raspoutine présentait invariablement dépendaient tous d'un aspect très féminin de son caractère : le naturel.

« La femme est *naturelle*, donc elle est abominable », a dit Baudelaire. Cet aphorisme contient l'explication plausible de ces scènes qui surprenaient jusqu'à l'épouvante les spectateurs raisonnables : Un paysan grossier, à la barbe et aux cheveux incultes, aux ongles noirs au bout de mains calleuses, entre dans un salon et embrasse affectueusement toutes les femmes, grandes dames comme bourgeois, épouses ou jeunes filles. Et toutes n'auront bientôt qu'un désir, vivre dans l'intimité de ce rustre, manger à sa table qu'elles préparent et desservent, jalouses des servantes, obtenir un morceau de papier couvert de son écriture malhabile ou un des biscuits noirs qu'il affectionne.

On s'étonne de cet engouement, on le taxe de folie. Mais chacune vient de découvrir un homme qui a épousé la forme même de son désir. Ce ne seront pas les paroles de Raspoutine qui dissiperont cette erreur, car chacune peut interpréter à sa guise les phrases sybillines et décousues par lesquelles il s'exprime. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander des déclarations, ni cette réthorique sentimentale que l'on croit devoir invariablement accompagner les débuts de l'amour. Il paraît, il voit, il devine : un mot d'amitié, un baiser, un surnom et une nouvelle tête subjuguée se blottit dans les bras de l'envoyé divin. Il favorise cette confusion où les femmes se complaisent : la chair et l'âme, la danse et la prière, le sexe et Dieu, l'ivresse et l'oraison, le baiser de paix et les attouchements salaces, il mêle tout et toutes s'émerveillent de se sentir si bien comprises et si bien dominées. Car enfin, le dernier mystère auquel on se heurte dans le personnage de Raspoutine, c'est une puissance, à la fois physique et morale, comme on n'en rêve pas de pareille. Des années d'ascétisme et d'orgie n'altèrent en rien sa résistance surhumaine. Il ne fallut rien de moins que le poison, le revolver, la matraque et la noyade pour extirper de ce corps la vie qui y était entrée. Dans la mort de Raspoutine, le fantastique le dispute au tragique. Aussi, lorsque son meurtrier continue à voir en lui une incarnation des puissances du mal, ne convient-il pas de sourire. Il y a peut-être autre chose que des coïncidences dans la succession de ces événements : la guerre mondiale suivit de deux mois le coup de couteau qu'une femme donna à Raspoutine et la dynastie des Romanoff survécut un an à la mort de celui qui leur avait dit : « Votre sort est lié au mien. »



ÉPHÉMÉRIDE POUR LE MOIS QUI VIENT

On se moquera un peu du Scorpion, signe de rixes, duels, accidents, procès, trahisons, qui dote d'excès divers, qui régit les parties sexuelles et la matière, et qui prédispose aux fistules.

Tête courbée, tête posée sur les genoux de la femme, les hommes, jusqu'aux plus hostiles à l'abandon, entreront humblement dans l'aventure sentimentale.

La mode s'étant mise définitivement et résolument du côté de la femme de quarante ans, celle-là même que les terribles années 1900 semblaient vouer pour toujours à un air de vieillesse précoce, nous assisterons au prélude de l'agonie de toutes les théories de défense qu'ont inventées les hommes.

Tous les pauvres mâles qui cherchent, ailleurs que dans les maisons closes ou dans la paternité, certain régime d'amour qui leur permettrait d'aimer sans être aimés, s'avoueront vaincus.

L'amour à toute épreuve, l'amour absolu sera invoqué pour un rien et à tout propos.

Qu'il s'agisse de produits de beauté, de robes, de chapeaux, de soutiens-gorge ou d'autres artifices éternels et enfin triomphalement remis en cause, l'amant de vingt ans se sentira perdu à la seule pensée d'assister à la toilette de sa maîtresse.

Les éconduits, les dépités et les jaloux feront l'éloge de l'art du maquillage et célébreront les fards, à l'aide de comparaisons esthétiques au cours desquelles ils discoureront, à la fois poétiquement et doctoralement, sur la beauté égyptienne comparée à la beauté contemporaine. La décadence romaine sera ingénieusement exploitée dans leurs propos au profit des pratiques de l'hygiène féminine de ce siècle. Tandis qu'ils témoigneront d'une science accomplie et nuancée en matière de parfums, lotions, crèmes, savons et poudres en vogue.

Le vieil homme qui se cache dans l'âme de nos Adolphe, sceptiques et agressifs, et y soupire d'aise, se vantera partout et sans fausse honte de son goût pervers et lâche pour la camisole de force, pour peu qu'elle lui soit tendue par l'amante-infirmière, l'amante-conseillère, l'amante-impératrice, l'amante-inspiratrice.

Enfin, les indifférents seront en proie à des tourments et des troubles qu'entretiendront avec ardeur des femmes lointaines et inaccessibles.

JOH. M.

des milliers d'automobilistes utilisent
Pourquoi?

VIX

Essais et démonstrations :
A. PETIT, 100, Rue Montoyer - Téléphone 384.49

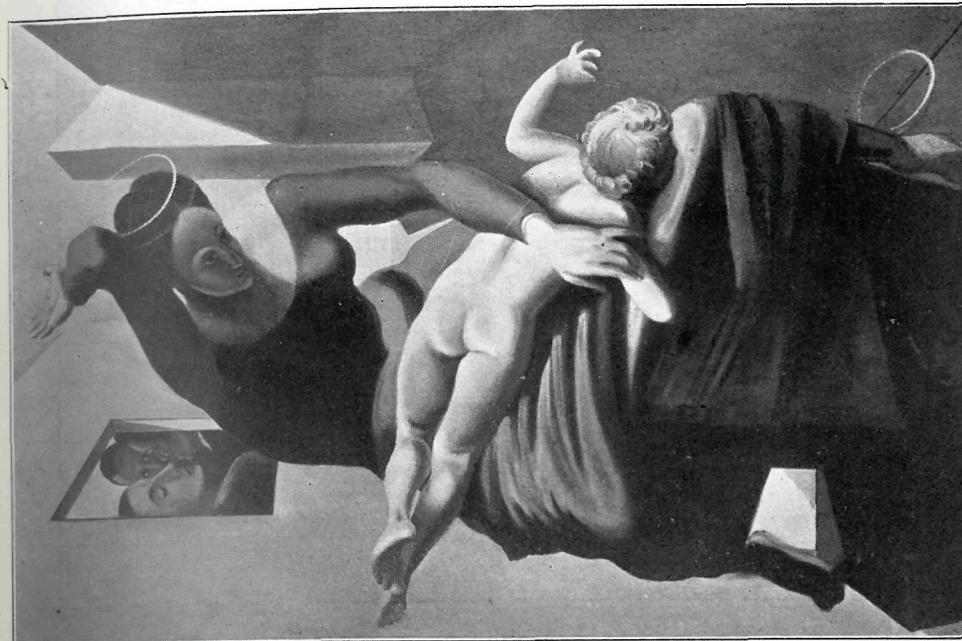


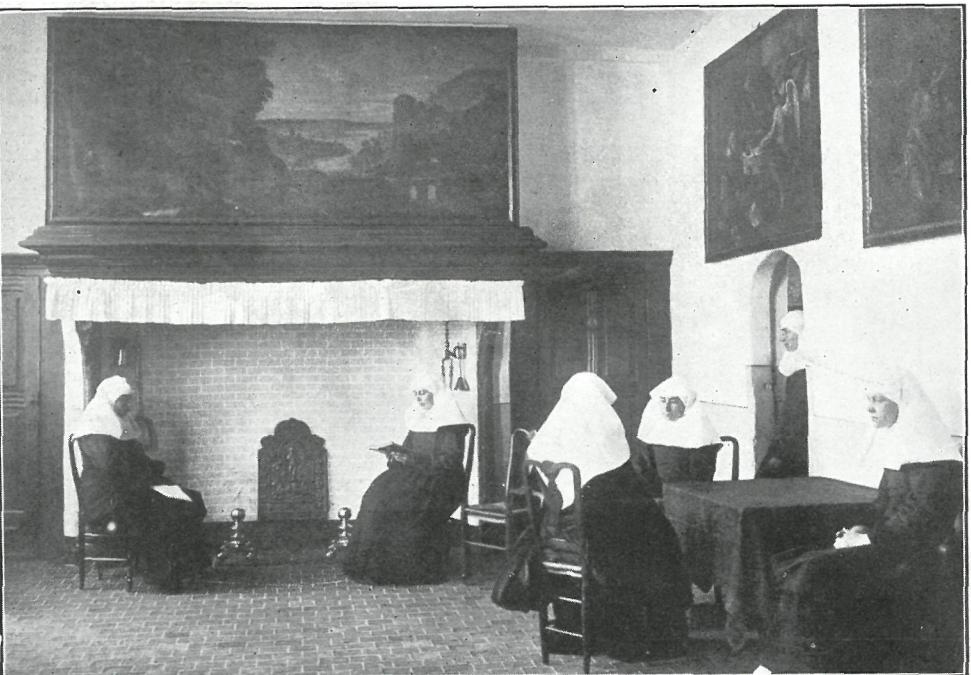
Photo Germaine Krull
La Goulue, ex-dansuse, étoile du Cancan
au Moulin Rouge à Paris

Max Ernst :
« La Vierge corrigeant l'enfant devant trois témoins : Paul Eluard, Max Ernst et André Breton »

M i s s i o n s



A gauche : la veuve de Lénine : Mme Kroupskaïa-Lenina
A droite : Mme Alexandra Kollontaï



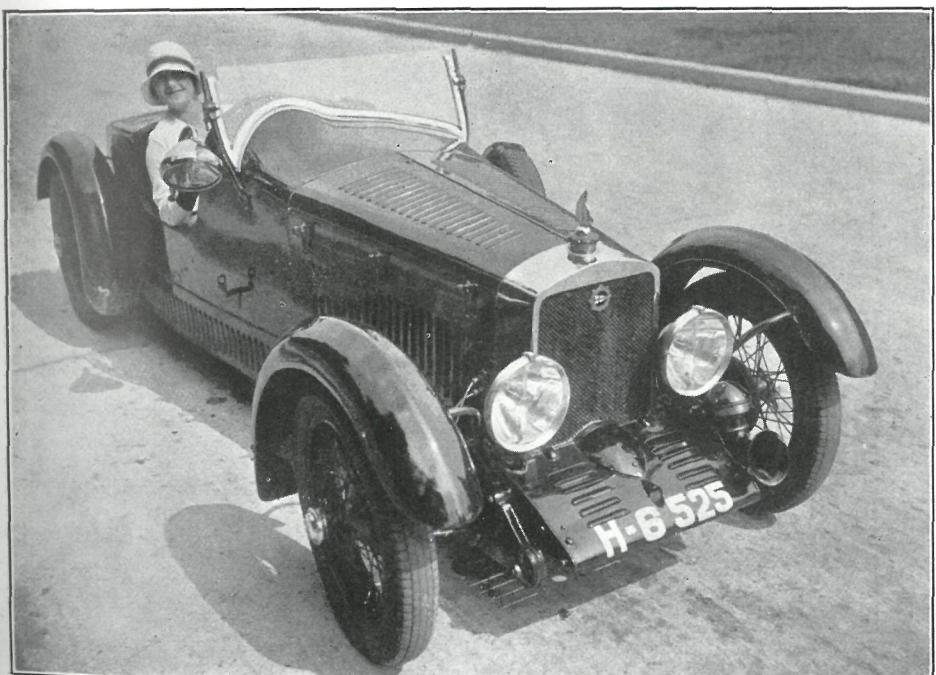
Religieuses au Béguinage de Gand

Photo Edgar Barbaix

V o c a t i o n s



Man Ray : « Dormeuse »
(Extrait de son film : « L'Etoile de Mer »)



Mme M. Coussinat, au volant de sa Fiat-Sport

Photo E. Gobert



Photo G.-L. Manuel frères

La chanteuse Dora Stroëva



Photo Man Ray

Mme Ladmilla Pitoëff



Léon Spilliaert.

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

La musique de Chopin a trouvé des interprètes de choix, dont le phonographe a enregistré les manières diverses, depuis Paderewsky jusqu'à Backhaus. Notons aussi en passant, pour rappel, les vingt-quatre *Préludes* joués par Cortot (Voix de son Maître) et cette admirable *Sonate en si mineur*, que Grainger a rendu avec tant de force et de justesse (Columbia). L'interprétation des *Etudes*, par Backhaus (Voix de son Maître, DB. 1132-34), n'atteint sans doute pas à la maîtrise de Paderewsky; mais il y a du miracle chez celui-ci, quelque chose qui ne sera plus atteint à ce degré de perfection. Force contenue, netteté, finesse, telles sont les qualités de Backhaus, grand artiste, et virtuose qui sait se faire oublier. Ce pianiste que la Compagnie du Gramophone enregistra naguère dans un des meilleurs concertos de Beethoven, excelle à dégager la phrase mélodique; il donne à chaque note sa valeur exacte. Si nous avons là quelques disques de piano de premier ordre, l'interprète est pour une grande part dans cette réussite. Pour faire un bon disque, il faut avant tout un bon interprète. Comment voulez-vous que des sons mous, mal articulés, incomplets ou vacillants, marquent dans la cire des sillons bien creusés? Ce qui est vrai pour l'interprète particulier l'est aussi pour les ensembles. L'enregistrement d'un orchestre composé de musiciens médiocres ne produira jamais — quelque soins qu'on y apporte — qu'un disque de pauvre qualité.

J'ai déjà loué comme il convient (et après tant d'autres critiques) l'excellence d'orchestres, tels que le Concertgebouw d'Amsterdam, et l'Orchestre philharmonique de Philadelphie, avec leurs chefs justement réputés, Mengelberg et Stokowski. Placer le microphone devant de pareils ensembles est une garantie de succès. A ces orchestres célèbres il faut joindre désormais, dans les annales du phonographe, celui des Concerts Colonne, dirigé par Gabriel Pierné. Odéon nous donne ainsi, pour débuter, quelques œuvres du plus haut intérêt, comme le *Coq d'Or* de Rimsky-Korsakoff (123.540), le *Carnaval romain* de Berlioz (123.524-5), et la *Bourrée fantasque* de Chabrier (123.540). Je n'ai pas besoin d'évoquer les qualités de ces morceaux que l'on est habitué de voir figurer aux programmes des grands concerts : l'extraordinaire ambiance populaire du *Coq d'Or* où se mêlent les subtiles évocations d'un orientalisme exact et nuancé, la fougue entraînante du *Carnaval* de Berlioz et le rythme pittoresque de cette *Bourrée*, où Chabrier a mis toute la chaleur de son talent. Encore une fois, ces enregistrements sont remarquables parce que l'orchestre est composé d'éléments conduits par un chef expérimenté.

Que dire encore du State Opéra de Berlin, qu'il soit dirigé par von Schillings, Klenau ou Bruno Walter? Ou de l'Orchestre philharmonique de Berlin, conduit par Erich Kleiber, exécutant la *Symphonie inachevée* (*Polydor*, 66717-19), qui est non seulement l'œuvre la plus émouvante de Schubert, mais l'une des plus belles de l'école de Beethoven? C'est au State Opera que Kleiber dirige les charmantes *Danses allemandes* de Mozart (*Polydor*, 66532) et Oskar Fried les chœurs de *Cavalleria Rusticana* (*Polydor* 66507). Marquons ces disques d'un signe spécial qui les distingue de tant d'enregistrements médiocres et réjouissons-nous de ce que le répertoire classique soit si fidèlement et pieusement servi.

On ne peut assez engager les grandes firmes à nous donner de bons enregistrements de musique russe. Columbia, dans ce domaine, nous a déjà procuré quelques pièces de marque : je ne rappellerai que *Dans les steppes de l'Asie-Mineure*, de Borodine, que nul ne devrait ignorer (que peu de musiciens, certes ignorent), le fragment de la *Symphonie Antar* et le *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakoff. Nous lui devons aujourd'hui un enregistrement soigné de *Stenka Razine*, de Glazounov, qui doit nous plaire doublement, à cause de la qualité de l'œuvre et du talent du chef qui en a assumé la direction : notre compatriote Désiré

Defauw, directeur des concerts du Conservatoire de Bruxelles. *Stenka Razine* (D. 15030-31), qui date de 1885, et qui est dédié à Borodine, est une œuvre d'expression personnelle et d'allure très moderne. Le musicien a pris comme thème le chant si connu des *Bateliers de la Volga*, qui domine tout l'ouvrage, en forme en quelque sorte l'armature vivante, et lui confère une impression dramatique qui va grandissant. Inspirée par une vieille légende mi-russe, mi-orientale, l'œuvre de Glazounov, tantôt insinuante et mélancolique, tantôt apurement sauvage, est d'une diversité remarquable. L'orchestration très fouillée, les timbres étranges, les rythmes successifs, tout cela est reproduit sur le disque avec un art parfait, qui fait que toutes les valeurs se trouvent exactement à leur plan.

Le *Voyage de Siegfried sur le Rhin*, de Wagner (Columbia D. 15032), par le même orchestre du Conservatoire de Bruxelles, est une autre réussite notable. C'est un de ces ouvrages, d'une reproduction épineuse, où les difficultés techniques sont réunies et donnent la mesure de l'art de l'opérateur. Dans cet enregistrement, il faut admirer l'équilibre des masses, le timbre ferme et chaud des cuivres et la clarté de l'ensemble. Toutes ces qualités, nous les avions observées déjà, naguère, dans un autre enregistrement de Wagner, l'ouverture des *Maitres Chanteurs* (Columbia D. 15018).

La Compagnie du Gramophone s'est acquis l'exclusivité des enregistrements de la voix de Mme Galli-Curci. Cette cantatrice est l'une des plus grandes artistes de ce temps, la plus grande peut-être. Il faut l'entendre chanter *La Fauvette*, de Grétry, où sa voix extraordinairement souple et perlée rivalise avec la flûte qui l'accompagne (D.B. 1144). Dans *Air et Variations*, de Proch, Mme Galli-Curci donne toute la mesure de son merveilleux talent. Souhaitons de l'entendre bientôt dans une série de chants italiens *anciens*, où certes elle doit exceller. Ces enregistrements de musique italienne de la bonne époque nous manquent du reste. Il n'y a rien, ou presque rien, au répertoire phonographique, de Boccherini, Monteverde, Paisiello, Pergolèse, et tant d'autres. Il y a là des chefs-d'œuvre à vulgariser. Trop peu aussi de Glück, Haydn, etc.

Dans le domaine de la musique « d'intérieur », si l'on peut dire, celle qui convient le mieux au phonographe, citons un enregistrement qui, pour n'être pas récent, n'en reste pas moins l'un des plus précieux, le *Concerto pour deux violons*, de Bach (Voix de son Maître DB. 587-8), où ces deux grands virtuoses, Kreisler et Cimbalist, rivalisent de charme

CLAEYS - PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

7, chaussée d'Ixelles (porte de Namur)

Bruxelles — téléphone 271.71

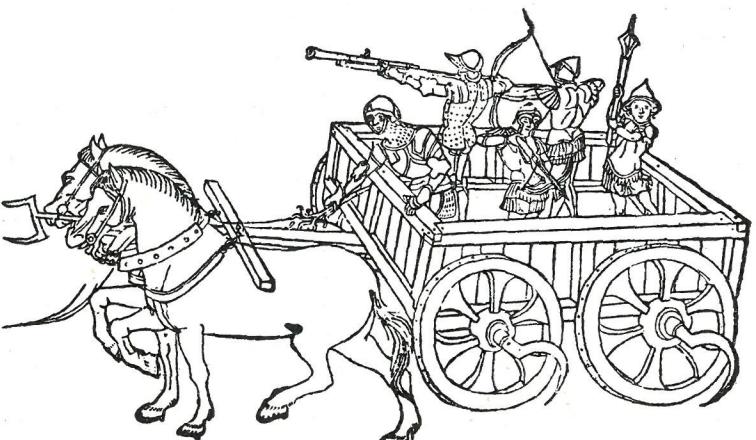
le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié - intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas du tout

Demandez à voir la chaussure
WALK-OVER
avec MAIN SPRING ARCH (Soutien coup-de-pied)
128, rue Neuve **Bruxelles**

et de vie; un nouveau disque de Paderewsky, l'adagio de la Sonate en do dièze mineur (Clair de Lune), de Beethoven (D.B. 1090), parfait comme les précédents; et une exécution, par le violoncelliste Guilhermina, du célèbre *Kol Nidrei*, de Max Bruch (Voix de son Maître, D.B. 1083), cette œuvre d'un caractère si pathétique et d'une si belle ampleur religieuse.

Nous voyons aussi, avec plaisir, se multiplier les disques du répertoire de Sophie Tucker. Chacun de ces enregistrements est une découverte. Nous signalions, le mois dernier, *There's some thing Spanish in my eyes* (Columbia 4941), un chef-d'œuvre. Voici à Odéon, un autre chef-d'œuvre, je n'hésite pas à le proclamer : *The man I love* (165323); la musique en est de Gershwin, c'est assez dire; et une chanson mi-dite, mi-chantée, de l'effet le plus impressionnant, *He's tall, dark and handsome* (Columbia 4942).

Un bon disque de danse à noter encore, dans la collection des Brunswick, *Beloved*, par le Regent Club Orchestre (3868 A.).



Mattéo de Pasti, Vérone 1472.

Le Fixateur HUBBY'S, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à Fr. 12.50 le flacon.—

DELEU

19, rue des Tanneurs, à Anvers. — Tél. : 310,80



VARIETES



« transition ». —

Si cette époque avait à justifier de son mérite propre, elle pourrait avancer que jamais les littératures n'ont été moins étrangères l'une à l'autre. Pour goûter un écrivain anglais, italien, allemand ou espagnol, on n'en est plus à attendre qu'il soit démodé depuis dix ans dans son pays d'origine. Les traductions occupent une place importante — celle qui leur est due — au catalogue des libraires et au sommaire des revues. Elles sont faites avec un soin et une fidélité qui étaient exceptionnelles, il n'y a pas cinquante ans, et encouragent ceux qui n'ont pas oublié les rudiments de langue qu'on a pu leur enseigner à se reporter au texte original et de là aux œuvres non traduites. La facilité et l'abondance des échanges qui se produisent ainsi entre les pays nous valent, je crois, une appréciation plus juste des mérites et de l'originalité de nos écrivains et nous permettent d'éviter que l'éclat encombrant d'un seul homme, eût-il du génie, dirige dangereusement tous les efforts dans un même sens. Tant pis pour les auteurs de manuels quand ils viendront à parler de cette période : le temps aura beau n'avoir laissé subsister qu'un nom sur vingt, il y a gros à parier que les écrivains qui resteront témoigneront d'influences, de tendances et d'aboutissements contradictoires.

C'est ainsi que la plus récente des revues américaines, éditée en anglais à Paris, publie la traduction d'œuvres importantes, parfois inédites, des plus jeunes écrivains français, surtout des surréalistes, et qu'on trouve aussi, au sommaire de sa première année, les noms d'Hans Arp, Alexandre Block, Emilio Cecchi, Frans Kafka, Carl Sternheim, Rainer Maria Rilke, Giuseppe Ungaretti. Quant aux auteurs de langue anglaise qui assurent une collaboration nationale (si l'on peut dire), certains nous sont connus, comme Hemingway, Robert Mac Almon, Gertrude Stein, tandis qu'on a la joie d'en découvrir d'autres comme Morley Callaghan, qui nous livre des documents sur les mœurs américaines, moins impersonnels et plus élaborés qu'il n'y paraît, mais très précieux. Ces brèves indications suffiraient déjà à justifier l'importance du rôle que *transition* joue dans la vie littéraire de ce temps.

Mais il est plus considérable encore, puisque *transition* est en outre dévouée à la tâche de faire connaître l'écrivain le plus important de la

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

langue anglaise. Outre de nombreux articles de critique ou d'exégèse qui sont consacrés à James Joyce, *transition* publie aussi son *Œuvre en cours*. Il nous est difficile d'en parler, mais il semble bien que c'est la philologie (ou même la linguistique) qui a présidé à l'élaboration de cet ouvrage, comme pour *Protée*, l'épisode d'*Ulysse* paru dans la *N. R. F.* d'août. Mots étrangers, mots forgés, calembours, associations verbales, onomatopées... il y a là de belle besogne pour les traducteurs éventuels. C'est l'occasion de rappeler qu'*Ulysse* vient d'être publié en allemand, tandis qu'à chaque nouveau fragment qui en paraît en français, on apprend que le nombre de ceux qui travaillent à cette version s'est augmenté d'une unité; ils sont maintenant trois : MM. Auguste Morel, Stuart Gilbert et Valery Larbaud, et l'ouvrage complet sera édité en janvier prochain.

D. M.

M. André Gide et l'inquiétude. —

Depuis le mois de juin, la *N. R. F.* publie des lettres de M. André Gide. Elles apportent quelques précisions sur des problèmes littéraires (M. Rouveyre, par exemple) et permettent de se rendre compte de certaines variations qu'a subies leur auteur, en faisant des rapprochements dans le genre de celui-ci :

Lettre à Rouveyre (1924):

« Je crains qu'on ne parle pas d' « inquiétudes », à mon sujet, sans se mettre le doigt dans l'œil. Cela vient, je crois, de cette opinion toute faite, qui veut voir de l'inquiétude chaque fois qu'il y a diversité, complexité, etc. Vous n'en êtes tout de même pas là, je pense, et devez comprendre que si j'étais capable d'inquiétude, je ne serais pas capable d'écrire mes livres. Je prétends que les vrais inquiets sont précisément ceux qui ont besoin, pour vivre, d'un système : les Massis, les Maritain..., je dirais même : les Barrès. J'ai pu être inquiet, dans le temps; mais précisément la diversité de mes livres donne le change, car c'est à elle que je dois de ne plus être inquiet aujourd'hui. Je le serais sans doute encore, si je n'avais pas su délivrer mes diverses possibilités dans mes livres et projeter hors de moi les personnages contradictoires qui m'habitaient. Le résultat de cette purgation morale, c'est un grand calme; osons-le dire : une certaine sérénité. »

Lettre à Mauriac (1928):

« Lorsque vous parlez de mon inquiétude, il y a maldonne; cher ami, l'inquiétude n'est pas de mon côté; elle est du vôtre. C'est bien là ce qui désolait affectueusement Claudel : je ne suis pas un tourmenté; je ne l'ai jamais mieux compris qu'en vous lisant. »

**cinéma, littérature, beaux-arts, tous les livres d'avant-garde, librairie JOSE CORTI
6, rue de clichy, paris**

Journal sans dates (Nouveaux Prétexes):

« Je lis cette phrase à laquelle j'applaudis (dans le *Jardin d'Epicure*):

« Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée des hommes : c'est l'inquiétude. Un esprit qui n'est point anxieux, m'irrite et m'ennuie. »

« Je songe au mote de Goethe :

« Le tremblement (das Schaudern) est le meilleur de l'homme. »

« Hélas! précisément... et j'ai beau m'y prêter... Je ne sens point le tremblement de France; je lis France sans tremblement.

« Il est discret, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude; on l'épuise du premier coup. »

Il nous devient désormais difficile de souscrire à ce dernier jugement de M. Gide, qui nous remplissait d'aise auparavant. Un écrivain a-t-il jamais plus sévèrement condamné l'attitude qu'il devait adopter vingt ans plus tard?

D. M.

Les livres d'amour. —

M^{me} Aurel vient de nous livrer — sous ce beau titre, *Le Miracle de la Chair* — sa doctrine de l'amour. C'est un réquisitoire contre les amants qui ne consacrent pas leurs nuits à leur maîtresse et contre les maris qui ne consacrent pas leurs journées à leur femme. Mais M^{me} Aurel tient compte de la bonne volonté et elle encourage ceux que leurs forces trahiraient. « Même si vous n'y trouvez pas votre compte, cela nous fait toujours plaisir », dit-elle en substance, et elle ajoute textuellement : « Faible, malade? Et puis, après? Pour peu qu'il donne tout ce qu'il est, elle est toujours contente. » Du reste, l'auteur nous avoue bientôt : « J'ai un vice. J'aime physiquement la fatigue de l'homme. » Ce qui indigne surtout M^{me} Aurel — et comme on la comprend! — c'est que l'homme se permette souvent d'avoir d'autres préoccupations que celle de la femme et perde son temps aux affaires, au jeu, au sport. Car faire l'amour, comme chacun le sait, n'est pas seulement un plaisir, mais encore une science, un art, supérieur à tous les autres, puisqu'il les contient : « Nul art ne veut cette authenticité, cette précision rigoureuse d'harmonie et ce parfait emboîtement de deux sagesses étrangères. Si je savais un couple heureux sincèrement et sans lacunes, et sans diminution des deux individus, je le prierais de gouverner l'Etat : il saurait tout. » On ne saurait trop souscrire à cet idéal bien féminin. Une citation encore prouvera que chez M^{me} Aurel le style est à la hauteur de la pensée :

« Et prenez-les (les femmes fières), sans oublier d'agrémenter le plat de résistance du doux persil de la tendresse. »

D. M.

SUZANNE HOUDÉZ

**52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98**

**SES FLEURS
SES VASES**

**SES TABLES
SES COURONNES**

« Close-up ». —

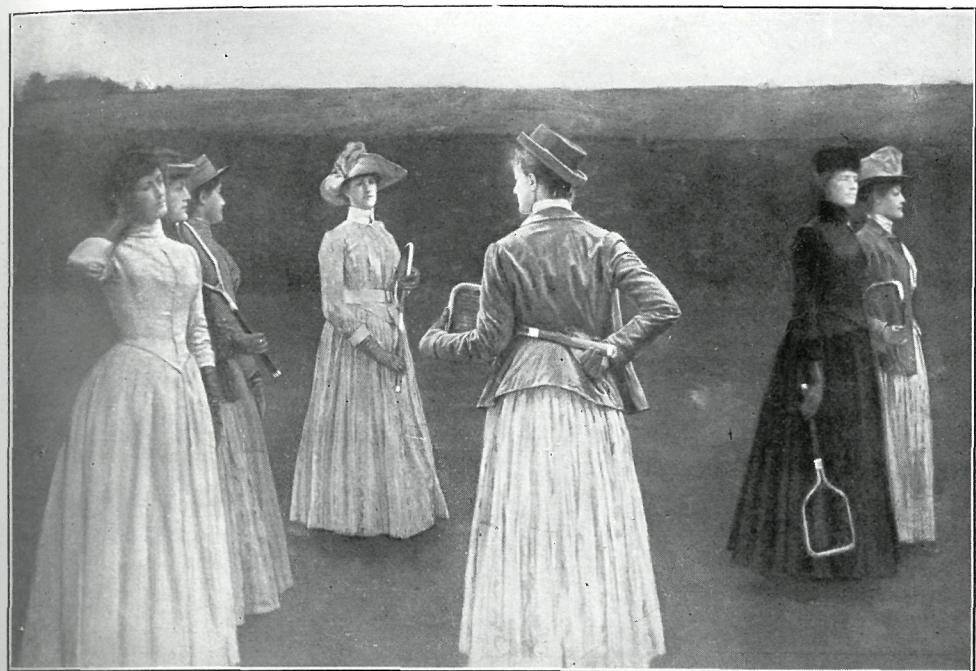
Voici deux ans que cette revue de cinéma existe et il est à craindre que beaucoup de ceux qui auraient grand profit à la connaître l'ignorent encore. Sans doute, l'obstacle à sa diffusion dans les pays de langue française tient à ce que ses articles sont rédigés en anglais pour la plus grande partie. Ils n'en constituent pas moins en Europe une tentative unique pour doter le cinéma de ce commentaire critique qui est indispensable au développement d'un art et qui ne peut être réalisé que par un ou plusieurs groupes, jamais par un individu. Si Gertrude Stein, H. D. et Jean Prévost apportent une collaboration occasionnelle, l'équipe de *Close-up* comprend, groupés autour de Kenneth Macpherson, Robert Herring, Clifford Howard, Hellmund-Waldow, J. Lenauer, Marc Allegret. Tous travaillent à exprimer sincèrement, posément, intelligemment ce que le cinéma actuel éveille en eux. Ils enseignent au public à distinguer entre une œuvre sans originalité et sans force comme *Quand la chair succombe* et un film plein d'erreurs et de qualités comme la *Tragédie de la rue*; entre la production des Etats-Unis, techniquement parfaite, mais châtrée par de constantes préoccupations commerciales, et celle de la Russie, inspirée par des considérations plus élevées. On peut différer d'avis avec eux lorsqu'ils placent Pabst et Czinner au dessus de Murnau et de Lang (nous renverserions plutôt ce classement), mais il faut applaudir à cette volonté de ne considérer que la valeur artistique d'un film. Aucune autre revue cinématographique n'est encore arrivée à ce désintéressement : celles dont les pages ne s'encombrent pas de publicité rédactionnelle, se soucient uniquement de flatter les lecteurs dans ce que leur goût peut avoir de plus vulgaire. Enfin, *Close-up* lutte pour l'abolissement de la censure, la création de salles spécialisées et le développement du film d'amateurs. Ce sont certes les trois moyens indirects qui peuvent le plus contribuer à nous donner le cinéma que nous voulons. Chaque numéro de *Close-up* contient en outre seize à vingt-huit pages de photos pour une très grande part inédites.

D. M.

Films of the year. (Robert Herring). —

Le cinéma manque d'ouvrages comme celui-ci, dont l'importance n'apparaîtra que dans quelques années, et nous regrettons qu'il n'en ait point été publié de semblables à l'époque héroïque, celle du cinéma suédois et du cinéma allemand, vers 1924. Le volume que voici ne se propose rien de plus que de réunir des *stills* extraits des films qui parurent au cours de cette dernière année (1927-1928) et nous sommes reconnaissants à son auteur d'avoir assemblé cette documentation qui sauve ainsi certaines œuvres cinématographiques de l'oubli trop prompt auquel elles sont vouées. Et même on trouve dans ce livre des fragments d'un film inachevé qui, sans doute, ne verra jamais l'écran :

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max



F. Khnopff : « Memories »
(Musée de Bruxelles)



Mlle Valentine Tessier
dans le film de René Clair : « Un Chapeau de paille d'Italie »



Photo R. Marchand

Mlle Janine de Vally, comédienne



Mlle Solange Moret,
dans « Peg, de mon cœur »



1905 : Mme N...



Photo Albatros
Fragment du film de René Clair :
« Un Chapeau de paille d'Italie »

1903 : Un geste de la Parisienne



En haut : « Un retroussé sans façon »

« Pour descendre le trottoir »

« Le retroussé nonchalant »



Dans les pays d'origine, nos acheteurs
de tapis d'Orient s'en sont allés faire
pour vous, au cours de ces derniers mois, un
tri judicieux et patient — Par ce fait
nos incomparables collections se sont enrichies
d'une moisson nouvelle d'œuvres d'art —

G. M. VANDERBORGHT FRÈRES, 46 à 58, R. DE L'ÉCUYER, BRUXELLES

VANDERBORGHT Frères
Rue de l'Écuyer, 46 à 58 -- Bruxelles

Les premiers spécialistes du
TAPIS vous invitent à venir
voir leur Nouvelle Collection

The Way, mis en scène par Francis Bruguière. Les extraordinaires reproductions qui nous en sont données nous font déplorer que cette œuvre, par suite de circonstances que nous ignorons, n'ait pas été terminée, et prenne ainsi place à côté de *Résurrection*, de Marcel L'Herbier. M. Robert Herring, qui est l'auteur de ce précieux florilège photographique, l'a fait précéder d'une étude où il examine les caractères propres au cinéma, leur développement et leurs manifestations dans les œuvres réalisées au cours des dernières années. Tout ce qu'il exprime sur ces sujets est d'une pertinence extrême et, répétons-le, nous n'aurons jamais trop de livres traitant de cette matière et s'y employant avec une telle honnêteté. (Editions The Studio Ltd, Londres.)

Malerei, Fotografie, Film (L. Moholy-Nagy). —

Une nouvelle édition paraît de cet ouvrage qu'il convient de considérer comme la plus intelligente anthologie photographique que nous possédions à cette heure. L'auteur, le professeur Moholy-Nagy, y a établi un bilan, une mise au point des acquisitions dues à la photographie dont le retentissement, les conséquences sont encore imprévisibles. Mais on peut en discerner néanmoins l'importance future dans ce livre qui fait la part large à toutes les expériences accomplies et dont il sied de tenir compte: ce sont aussi bien les photos directes des agences de reportage qui atteignent souvent à la beauté toute fortuite des « actualités » cinématographiques, que les abstractions visuelles, les jeux de cristaux de Man-Ray. Entre ces deux extrêmes, il y a place pour les divertissements, les facéties d'objectifs et les collages dont beaucoup aboutissent à des résultats qui dépassent l'effet de surprise. Il suffit, pour se convaincre de la prodigieuse étendue du domaine impari à l'appareil photographique de parcourir seulement le volume de Moholy-Nagy sur lequel, aussi bien, tout a été dit lors de son apparition. Cette deuxième édition comporte quelques pages nouvelles et, parmi celles-ci, il nous faut citer celles qui reproduisent des clichés de l'auteur lui-même. Ce sont autant de documents impressionnants, qui témoignent de l'infirmité de notre œil, inapte à saisir et à retenir des aspects déroutants de la réalité, et dont la plus vulgaire lentille, braquée selon un certain angle, fixe à jamais la forme insoupçonnée. (Albert Langen Verlag, Munich.) A.

1903 : Un geste de la Parisienne. —

Pour ceux qui n'étaient guère âgés que d'un an aux environs de 1903, il faut un gros travail d'imagination, ou, à son défaut, un léger effort

Rose : fleurs naturelles

**52-52a, rue de Joncker, (place Stéphanie)
Bruxelles** **téléphone 268.43**

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

de mémoire pour évoquer cette période, dont aussi bien on pourrait croire qu'une autre planète en fut le théâtre. C'est, du moins, le sentiment qu'on éprouve à consulter, dans l'antichambre du dentiste, les magazines du temps, avec leurs illustrations qui appellent à la bouche des vocables anachroniques : le toboggan, l'exposition universelle, les falbalas, la jeunesse dorée. Un goût de la rétrospection que, faute d'une autre raison, il convient d'attribuer à la nostalgie, amène nos contemporains à ressusciter les spectacles de cette époque, à s'y complaire et, sans doute, est-ce par l'intermédiaire de la Tour Eiffel, de toute la littérature qu'elle inspira, que cette mode fut introduite. René Clair et ses films y furent pour quelque chose, et, après lui, le Studio des Ursulines qui vulgarisa la projection des films d'avant guerre. La page consacrée dans *Variétés* à un « geste de Parisienne », nous livre la solution d'un problème qui dut être terrible au moment où il surgit dans les cervelles féminines. Il ne s'agissait de rien moins que de se retrousser, et ce n'était pas, comme on voit, une mince affaire. Car, qu'on nous croie si l'on veut, dans cette succession d'attitudes, il en est de correctes et d'abominables, de magnifiques et de fâcheuses, et le chroniqueur qui rédigea les légendes sous chaque dessin ne plaisante pas avec les traditions, le Décalogue et les préceptes de civilité puérile et honnête. Voici les madrigaux dont il accompagne les clichés et qui lui sont suggérés par l'aimable personne décrite dans les six positions incriminées. A l'heure où ces lignes paraissent, la sainte femme en question est devant un miroir, vouée à la réparation de rides, à l'empâtement, au soutien-gorge, à la teinture et aux angoisses que procure la persistance d'un petit filament rougeâtre aux paupières. C'était bien la peine de nous donner tant de conseils, que nous reproduisons ici dans toute leur suavité :

Un retroussé « sans façon ». — *Cette façon de se retrousser n'est jolie que si l'on prend bien soin de ne pas faire bouffer la jupe par devant.*

Pour descendre le trottoir. — *Un des plus jolis gestes féminins. Il demande de la grâce et même un peu d'affection.*

Le retroussé nonchalant. — *Le geste n'est là que pour donner une contenance et c'est par habitude ou par savante coquetterie que la main tient ainsi négligemment la jupe.*



La prise de la jupe sur le côté. — *Cette façon de se retrousser est très disgracieuse et incommode.*

Pratique et correct. — *La robe et le jupon sont retroussés juste assez pour éviter la boue, mais pas suffisamment pour être incorrects.*

Prise de la jupe par derrière. — *Autre façon défectueuse de se retrousser; cependant voyez combien de passantes marchent ainsi sans se soucier de l'inélégance de leur silhouette.*

A.

Dora Stroëva (Théâtre de Dix Heures). —

Dora Stroëva a, pour cette fois, relégué son smoking traditionnel au magasin des accessoires, et elle paraît dans une robe de paillettes noires où ne tranchent que le camélia artificiel, l'écharpe écarlate et la surface vernie de la guitare dont la chanteuse s'accompagne pour émettre des ritournelles de ce genre :

*Puisque souffrir est humain,
Poursuivons notre chemin
Sans songer au lendemain,*

et un certain nombre d'autres fariboles qui sont du bois dont on fait les chefs-d'œuvre au prix d'une légère transposition. Mais lorsque Dora Stroëva les exprime, la transposition est toute faite et, dans sa voix grave, la complainte se libère de ses facilités pour ne plus conserver que ses éléments pathétiques. Il n'y a point chez Dora Stroëva le déchaînement, la participation violente au drame interprété, qu'on observe chez Yvonne George ou Damia. C'est plutôt une domination, une rigueur qui, quelle qu'en soit la qualité, ne va pas quelquefois sans engendrer chez le spectateur qui entend ces refrains sentimentaux un malaise analogue que celui qu'on éprouve à la lecture de M. Jean Desbordes, lorsque celui-ci nous entretient de l'amour — et, par amour, nous ne comprenons ni la copulation avec les écorces d'arbres, les chèvres et les gitons. Mais il y aurait trop à dire sur ce sujet. A.

Les Petites Correspondances. —

Lisez-vous les petites correspondances des petits journaux? C'est un petit plaisir dont vous auriez tort de vous priver. Il y a là des documents psychologiques de premier ordre. Un vieux numéro d'un excellent journal de modes nous tombe sous la main et voici ce que nous lisons dans les pages consacrées à *La Ruche*. Les correspondantes sont des abeilles et traitent leurs maris de Frelons :

Chocolatier Confiseur
“ Mary ”
Bruxelles : Ostende :
Rue Royale, 126 Rue de Flandre, 15
Tél. 145,00 Tél. 7086

Morale :

H. 5831. — *L'Ours Noir* (H 4206). — Matériellement oui, l'homme a plus de responsabilités, ne croyez pas la tâche de la femme moins lourde, surtout de la femme-mère, sur elle repose la formation de la société future et je vous assure que ça n'est pas toujours drôle.

Esthétique :

Saada (H 4209). — Je n'aime le nu que féminin, là seulement, je trouve grâce et beauté de lignes, le masculin peut parfois représenter une belle anatomie que *je ne puis* apprécier, tout en l'admettant cependant, mais me laisse indifférente.

Morale encore :

H 5395. — *Argine* (H 4612). Surprise en flagrant délit? Je préfère-rais, certes, un dédaigneux « Continuez », auquel je répondrais un mol et souriant « Avec plaisir », car je raffole des calmes apparences, sous quoi je sens déchaînés les instincts, les passions, et toutes les facultés de l'être. Une explosion de colère me semble ridicule et de bien mauvais goût : je me boucherais les oreilles; n'aime pas les « histoires », et d'ailleurs nul mépris ne peut m'atteindre. Je redis que je me sens le droit d'aimer qui bon me semble; et je le reconnaiss à tout être vivant. La femme honnête est pour moi la femme qui jamais n'utilisa ses charmes dans un but commercial (moral ou matériel), c'est tout.

Mandarine (H 4760). Rien; d'ailleurs, ils et elles me sont indifférents, je vis avec mes rêves, mon orgueil et quelques passions... en dehors de quoi je dédaigne indolemment l'univers.

H 5389 bis. — *Saxhaoul en fleurs*. Il y a bien quinze jours que je voulais vous féliciter de votre devise : j'étais très occupée. Oui, indispensable est la joie, orifice de lumière. Nos mains se tendent vers lui. — *La petite sœur de Jeanne d'Arc*. Comme Jeanne la Lorraine, avec la prédestination en moins, j'entend des voix célestes, toute la phalange : sainte Catherine, saint Michel, sainte Marguerite. C'est bien naturel, n'est-ce pas? Je ne les ai pas appelés. Ils passaient par là portant un lourd bouclier : j'en ai tant besoin. C'est que je ne suis pas un hérison. Mes épines sont en dedans.

Littérature :

H 5400. — *Incroyante*. J'ai, moi, cette religion du silence qui n'est pas la peur, mais le mépris, et l'attente d'une improbable justice. Après avoir relu quelques documents inédits que je possède (un pareil trésor ne se livre pas aux foules ni aux archives), je commençais à devenir enragée, je ne sais. Maintenant, je voudrais bien en mon cœur désordonné rendre à la mythologie l'Olympe, aux agences leurs détectives, aux déserts leurs fauves, aux quêteurs le produit de leurs quêtes, aux plaisanteries de mauvais goût les arènes grandes comme des villes,

jean fossé

c'est un couturier
bruxelles

43 chaussée de Charleroi

aux rois qui s'amusent leurs Triboulets. Tout cela, parce que cette bulle de savon que j'ai vu s'envoler au-dessus de ma tête n'était pas destinée au grand jour. Lorsqu'elle éclata, un oiseau sur le bord de la route ne s'est pas arrêté de chanter, tant l'ordre universel en fut peu troublé. Est-ce qu'il est impossible d'accorder le silence aux silencieux trahis? Ayant renoncé aux vestiges des *Mille et une Nuits* comme les enfants s'endorment avant la fin d'une incompréhensible histoire, elles songent à ce merveilleux potier persan, qui perçoit à travers la glaise les soupirs des os et du sang... et elles abandonnent au vent leurs pétales.

Critique:

Tardivement..., parmi nos contemporains, pour raisons différentes, et par ordre : Montherlant, les Tharaud, Colette, Jack London et Mauriac, quand il est bien noir.

Variétés :

H 5401. — *Mala Draga* (H 4638). Tahiti, pour n'être vêtue que d'un collier de fleurs. — *Cher Petit Rat* (H 4658). Ah! guettez, guettez bien, nous allons rire un brin. — *Le Camille* (H 4683). Dites donc, c'est un miroir magique votre psyché... elle vous fait voir les absents! — *Feuille d'Automne*. Un livre à brûler, qu'avec je saurais m'y résoudre : « La Confession d'un Enfant du Siècle » peut-être, pour le charme morbide qui s'en dégage. — *Azarah* (H 4711). Votre « super-Lucidité » m'éblouit! — Eh! là, les Périgourdines, préparez la plaque qu'en fin août il vous faudra, à Laurière, inaugurer. — *Jan Gilbert* songe déjà aux engins idoines à ses futures prouesses. — *Rayon Vert et Chouipple* (H 3926). Dans mon village à moi, c'est la règle commune, on n'est jamais marié le samedi. Le curé est logique : les mariés et la noce manqueraient à l'assistance à la messe le dimanche, ce qui serait déroger très gravement au principe religieux. Le curé est là pour y veiller et puis nous sommes en Bretagne. — *Babaianous* (H 4570). Oh! moi aussi S. F... S. F. totalement... J'étais aussi une vieille habituée des « Annales », mais nous sommes brouillées. — *Mitigée*. L'amour une sensation, oui... Mais, vous permettez que ça soit aussi quelque peu un sentiment? Un bon point, *Ramuntcho*, à l'actif de ces Messieurs. En voici un qui respecte l'Amour.

Ma Jolie. — Mais oui, tous les grands couturiers le recommandent et ils ont raison. Portez-le cet idéal soutien-gorge *Grisina*, vous serez ravie. Invisible, il conserve et donne une forme parfaite à la poitrine. De *Grisina*, aussi, d'admirables ceintures esthétiques qui amincissent.

vademecum le dentifrice suédois dont la réputation est faite **Fr. 55.-**

en vente dans les grandes pharmacies

et à l'ancienne maison

j.j.perry, f. de bruyn successeur

89, montagne de la cour - bruxelles

Ces jolies choses sont signées *La Pingouine*, *Moineau*, *Poème Baude-lairien*, *Le Charmes du Mystère*, *la Pan-Pan*, etc...

Orthophonie. —

Je viens d'entendre une symphonie de Beethoven, la sixième, ma préférée, et peut-être n'ai-je jamais été touché à ce point. Voilà, me suis-je dit, la perfection; chaque note de ce chef-d'œuvre, chaque nuance, j'en ai joui en proportion de leur importance, et tout cela était si pur, si juste, si complet! Rien ne venait gêner l'impression de plénitude dont j'étais pénétré.

Il est vrai que j'étais seul, absolument seul, comme lorsqu'on rêve; car cette symphonie, c'est au phonographe que je l'écoutais. Au phonographe! vous récriez-vous. Je m'aperçois que vous partagez encore le préjugé de tant de musiciens, amateurs ou hommes du métier, qui vouent au phonographe une haine ou un mépris que n'excuse que leur ignorance. Il n'y a pas longtemps encore, je ne raisonnais pas autrement, je refusais systématiquement d'écouter ne fut-ce qu'une chanson au phonographe.

Mon ami, je te remercie de m'avoir donné l'occasion de me convertir, et de m'avoir forcé en quelque sorte si délicieusement à cette conversion imprévue! En me faisant entendre la symphonie de Beethoven, et tant de choses encore, sur ce nouvel appareil « orthophonique Gramophone », j'ai compris l'enthousiasme de certains musiciens d'avant garde pour la musique reproduite sur le disque. Ni Erik Satie, ni Stravinsky n'ont attendu que la technique du phonographe se perfectionnât, que le rendement fût en quelque sorte parfait, pour proclamer leur foi dans ce moyen de transmission musicale; ils prévoyaient les progrès rapides de ce qu'on a appelé, bien platement, la « machine parlante ».

Machine parlante, le Gramophone? Quelle horreur! Le miracle de cet appareil « orthophonique » est justement qu'il vous fait oublier que la musique entendue est le résultat d'un procédé, qu'elle nous est restituée par une mécanique. Oui, c'est là proprement un miracle. Il est certain que ce qui vient d'être accompli par les techniciens, constructeurs du nouvel « orthophonique », représente ce qu'on a réalisé de plus parfait au point de vue du rendement depuis l'invention du premier phonographe.

Je ne vous décrirai pas le dispositif de l'appareil. On me dit que les perfectionnements intéressent à la fois le diaphragme, le pavillon intérieur de résonance, le bras acoustique, etc. Tout cela, c'est matière, du reste, que j'ignore, et, disons-le, que je ne veux pas savoir. Un



PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Vuillermoz, si fin critique par ailleurs, vous définirait à merveille l'anatomie de cet être musical vivant et agissant.

Pour moi, profane en la matière, aussi mauvais physicien que musicien convaincu et ardent, je ne veux voir dans cette merveille que le plaisir qu'il procure, la jouissance pure et désintéressée de l'amateur de musique qui a enfin trouvé le moyen de satisfaire sa passion, dans la tranquillité et la solitude, sans que cette passion se trouve torturée par ces parasites, ces « pailles », tous ces misérables rappels de la mécanique qui torturaient ceux qui s'étaient confiés jusqu'ici au phonographe.

Disons-le d'un seul mot: avec l'appareil « orthophonique », je me suis senti tout de suite en présence de la musique pure. Aucun intermédiaire entre le musicien et moi. Il ferme les yeux et le virtuose est là, à côté de moi, l'orchestre est dans mon studio. Ce résultat miraculeux est obtenu grâce à la reproduction parfaite du son. Notez que ceci est tout nouveau et que seul, cet appareil est capable de nous donner cette satisfaction complète.

Reprendons cette symphonie de Beethoven, ou l'un de ces morceaux symphoniques qu'exécute si remarquablement l'orchestre de Philadelphie sous la direction de Stokowsky. La basse s'harmonise parfaitement aux tons les plus élevés. Souvenez-vous qu'hier encore nous déplorions que les basses étaient presque toujours sacrifiées au profit des hautes notes. Il y a plus: le timbre caractéristique des différents instruments, composant les orchestres de danse notamment, ressort facilement et permet de reproduire les effets les plus variés et les plus inattendus. Autrefois, tous les sons projetés par un ensemble d'instruments, sortaient pêle-mêle, se heurtant et se contrecarrant. Avec l'« orthophonique » rien de pareil: chaque son est à sa place, exactement comme dans l'orchestre.

Mais que dire des virtuoses que j'entendis, en compagnie de qui je me trouvai, je devrais dire « en tête-à-tête »? On a dit et redit les défauts (que l'on croyait incorrigibles) des enregistrements sur disques du piano. J'ai entendu Cortot jouer les *Préludes*, de Chopin. Le son métallique des notes a disparu. Plus aucune de ces « bavures » si désagréables. Chaque note est pleine et solidement établie. Et ces admirables concertos de Beethoven et de Brahms où le violon de Kreisler fait merveille! Il faut les avoir écoutés, rendus par le nouvel appareil, pour se rendre compte de l'ampleur, de la clarté et de la précision avec lesquelles l'orthophonique nous restitue ces phrases musicales.

pour avoir demain, chez vous, les livres que
vous ne trouvez pas, commandez-les à la
librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de clichy, paris

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Je ne parlerai pas de la voix, désormais bien fixée, absolument normale, et dépouillée de cette grisaille, de ces empâtements qui étaient si gênants.

Ce que je retiens, enfin, c'est qu'ainsi émis, ou plutôt reproduit, chaque son conserve *sa valeur originelle*. Et cela, bien que la sonorité soit considérablement augmentée.

Voilà, en résumé, mes impressions. Je ne vous ai pas caché mon enthousiasme. Le phonographe est, par lui-même, un miracle. J'ignorais que le miracle pût être augmenté, perfectionné, embelli. Le nouvel appareil « orthophonique » me l'a prouvé.
Fl. P.

L'aventure organisée. —

Les soixante membres de l'expédition Byrd au Pôle Sud qui sont partis pour vivre pendant près de deux ans dans les régions polaires, n'ont rien négligé pour que le temps s'écoule avec agrément pour eux. En plus d'une bibliothèque de 2,000 livres, voici la liste de quelquesunes des provisions qu'ils emportent :

Trois phonographes, avec 115 disques; un piano; un « ukelele »; un banjo; 500,000 cigarettes; une tonne de tabac; un stock important de chewing-gum, de friandises, de pipes; une machine artificielle pour prendre des bains de soleil; deux tonnes de jambon; trois tonnes de lard; cinq tonnes de bœuf; deux tonnes de porc; 500 caisses d'œufs; deux tonnes de beurre salé; une tonne de lait en poudre; quinze tonnes de farine; une tonne d'ustensiles de cuisine; 60,000 feuilles de papier à lettres; 800 paires de draps et 400 taies d'oreiller... — (*New-York Herald.*)

**DANS "VARIETES", N° 7
paraissant le 15 novembre**

Art nègre et précolombien --- A travers les collections d'artistes --- L'exotisme --- Le Congo
Actualités --- Expositions --- Cinéma --- etc.

librairie JOSE CORTI, ouvrages pour bibliophiles, tous les livres illustrés, éditions originales, catalogue sur demande, paris, 6, rue de clichy



BABETTE DANS LES VIGNES

— Babette, je t'en prie, arrête-toi une seconde.

— M'arrêter? Jean? Mais je n'ai pas une minute à perdre. Il faut que je monte à la vigne pour aider les vendangeurs. Tu ne vas tout de même pas rester dans un fauteuil, pendant qu'on vendange ta vigne?

— Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire là-haut? La mouche du coche?

— Pas du tout, Monsieur. Je ne fais pas la mouche, moi. J'aide, moi!

— Si tu aidais, Babette, tu me reviendrais probablement rouge et harassée, tandis que tu rentres chaque soir aussi fraîche qu'un bouquet.

— Parce que les travaux des champs ne me font pas oublier les exigences de la coquetterie. Je soigne mon teint avec les merveilleuses « crèmes de beauté » de Bourjois, je le protège avec les adorables « fards pastels » et la poudre exquise « Mon Parfum ». Et si tu évoques un bouquet en me voyant, c'est à cause de « Mon Parfum » au délicieux arôme.

— En ce cas, vole vers la vigne, Babette, ma petite grive.

BOIN - MOYERSON

BON DE GARANTIE
La Maison...
Faculté d'échange
L'assurance...
Confiance justifiée.

Inspirés par une longue expérience des styles anciens et modernes, récompensés brillamment aux expositions universelles, les lustres de Boin - Moyersoen jouissent d'une préférence générale. La confiance que vous leur accordez est encore accrue par le bon de garantie et la faculté d'échange qui accompagnent chaque fourniture. Architectes, décorateurs, électriciens, sont unanimes à les recommander. Exigez la marque ci-dessous, certitude d'authenticité.

BRONZES D'ÉCLAIRAGE
ANVERS
31, Longue rue des Claires

ET DE BATIMENT
BRUXELLES
142, rue Royale

B.M.
Bien ne suffit
Mieux toujours

Boucher

Manufacture
de Tissus d'Ameublement

Lucien BOUIX - Direction: CART

Reproduction et Restauration de
Tapisseries anciennes et modernes,
Gobelins, Bruxelles, Aubusson,
Canevas, etc.
Médaille d'or Exposition des Arts
Décoratifs, Paris 1926.

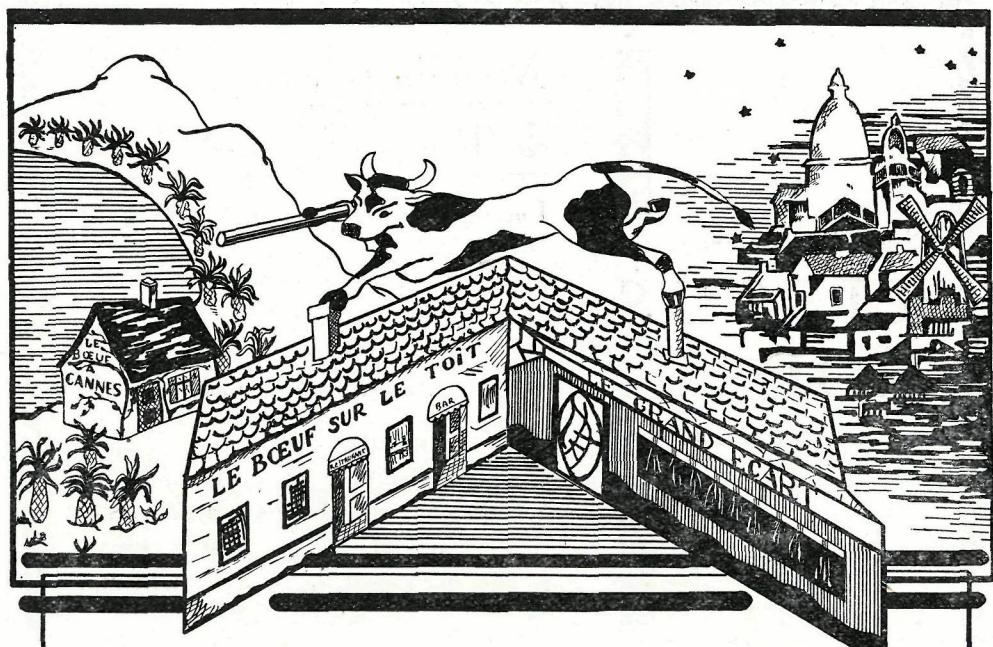
Fabriques :
à Malines, 12, Mélane
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France

Maison de vente et atelier :
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles
Téléphone : 241,85

L
E
P
O
D
I
A
SES
PAR
F
L
A
C
O
N
S
anciens

42 AV Louise

amsab
Sociale Geschiedenis



LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 13·34

LE BOEUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGLAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHÈVRE)

LE BOEUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ : 18·24

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél : 182.25-182.26 et 226.37

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. De Jode
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

Téléph. : 483.40

CIGARETTES DE GRAND LUXE
L.-R. THÉVENET
180. RUE ROYALE.
BRUXELLES

*Tous les tabacs
Tous les désagés
au gré du fumeur.*

PIPPEMINT
Exiger un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

*Etendu d'Eau le PIPPEMINT
est le Meilleur des Rafraîchissements*

MAISON FONDÉE EN 1796 • GET FRÈRES • REVEL (H.^e Garonne)

GET frères
 à REVEL (H. - G.)
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs extra-fines

ANISSETTE	EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO	
CHERRY-BRANDY	TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

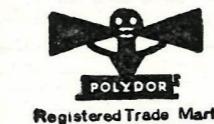
PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS
 16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
 BRUXELLES

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPS
 DUCANOLA
 DUCA
 DUCARTIST
 et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

Les Disques



“polydor.”

le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

Les Artistes Associés

Société Anonyme Belge

18, rue d'Arenberg

B R U X E L L E S

Téléphone : 184.55

vous présenteront bientôt cinq grosses productions qui ont obtenu le plus grand succès aux visions corporatives :

John Barrymore dans TEMPÈTE

Production : SAM TAYLOR

Dolorès Del Rio dans RAMONA

Production : EDWIN CAREWE

Buster Keaton dans CADET D'EAU DOUCE

Production : J. M. SCHENCK

**Ronald Colman et Vilma Banky dans
LE MASQUE DE CUIR**

Production : FRED NIBLO

LA JEUNESSE TRIOMPHANTE de D.-W. Griffith

MARY PICKFORD
GLORIA SWANSON
NORMA TALMADGE
CHARLIE CHAPLIN



DOUGLAS FAIRBANKS
D.-W. GRIFFITH
SAMUEL GOLDWYN
ART CINÉMA CORPORATION

ÉDITIONS

M. P. TREMOIS

43, Avenue Rapp - Paris (7^e) - Tél. Sécur 69-99

Chèques-Postaux : 846-72

En souscription pour paraître début novembre :

M A R I E L A U R E N C I N

FINETTE ou l'Adroite Princesse

Conte de fée du XVII^e Siècle
orné par

MARIE LAURENCIN

de
CINQ GRANDES LITHOGRAPHIES
HORS - TEXTE EN COULEURS
format 45 × 31 centimètres

Texte imprimé par Coulouma, à Argenteuil.
Lithographies tirées sur les presses de Mourlot Frères, à Paris.

Cet ouvrage sera présenté en feuilles non brochées. — La couverture rempliee,
ornée d'un dessin en noir de Marie Laurencin, le tout dans un double emboîtement.

TIRAGE LIMITÉ A :

450 exemplaires sur grand vélin (avec les hors-textes en couleurs sur
papier de Chine, monté) fr. 300

30 exemplaires sur holland Van Gelder (avec les hors-textes en cou-
leurs sur papier de Chine, monté) et une suite en couleurs sur
japon impérial nacré, chaque épreuve numérotée et signée par
l'artiste fr. 1,000

LES PRIX CI-DESSUS SONT SUSCEPTIBLES D'ETRE AUGMENTES
A LA PARUTION.

DERNIERS OUVRAGES PARUS :

JULES ROMAINS. — « La Vérité en Bou-
teilles » (frontispice de Gandon).

JOSEPH DELTEIL. — « La Passion de
Jeanne d'Arc » (frontispice de A. Lhote).

FERNAND FLEURET. — « Le Carquois »
(illustrations d'après des documents an-
ciens).

FRANÇOIS MAURIAC. — « Le Démon
de la Connaissance » (bois gravés de A.
Deslignères).

ABEL HERMANT. — « Discours de ré-
ception à l'Académie Française».

ALFRED MACHARD. — « Printemps
Sexuels » (lithographies en couleurs de Jean
Auscher).

SOUS PRESSE :

(pour paraître avant fin 1928) :

ABEL HERMANT. — « Aspasie » (illust-
rations de M. de Bocque).

JEAN CASSOU. — « Frédégonde » (il-
lustrations de Touchagues).

ANDRE MAUROIS. — « Ariel ou la Vie
de Shelley (illustrations d'après des estam-
pes de l'époque).

FERNAND FLEURET. — « La Croix d'O-
sier » (Illustr. d'Hermine David).

EMILE MAGNE. — « La Comtesse d'O-
lonne » (illustrations de Pierre Gandon).

EN PRÉPARATION :
PIERRE MAC ORLAN. — « Fanny Hill »
(illustrations de l'auteur).



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

■
LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

■

GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, BD M. LEMONNIER

**PALAIS DES BEAUX-ARTS
DE BRUXELLES**

— Du 3 novembre 1928 au 3 janvier 1929 —

L'ŒUVRE DE BOURDELLE

Monuments — Sculptures
Bas-reliefs — Dessins — Pastels

FIN NOVEMBRE : CONFÉRENCE par BOURDELLE

GALERIE JEANNE BUCHER

œuvres de Bauchant, Juan
Gris, Jean Hugo, Lapicque,
Léger, Lurçat, Marcoussis,
Picasso - Sculptures de
■ Jacques Lipchitz ■

éditions de gravures modernes

3, rue du Cherche-Midi Paris (6^e)

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
Paris VI^e

**TABLEAUX
ANCIENS & MODERNES**



Pirard

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy

verviers

LOUIS MANTEAU

62 Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275.46

**TABLEAUX DE MAITRES
ANCIENS & MODERNES
PRIMITIFS -- ECOLES HOLLAN-
DAISE ET FLAMANDE -- L'ÉCOLE
BELGE MODERNE -- LA JEUNE PEINTURE
ACHAT DE COLLECTIONS**

E. GOBERT

**PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE**

**Spécialiste
en reproduction
de tableaux, ob-
jets d'art, anti-
quités et tous
travaux industriels**

**Se rend à domicile pour "Home Portrait"
253, Chauss. de Wavre, Ixelles
Studio ouv. en semaine de 9 à 7 h.
le Dimanche, de 10 à 14 heures.
Téléphone : 350.86**

LE CADRE

S. A.

**29 rue des Deux - Eglises
Téléphone 353.07**

**Succursale :
2 Place Sainte-Gudule
BRUXELLES**

GALERIE PIERRE
PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2. RUE DES BEAUX ARTS - PARIS. VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 . . . R.C.S. SEINE 382.130

Braque
Derain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
la Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchew

**la galerie "l'époque" 43,
chaussée de charleroi,
bruxelles. - 1^{er} étage. - tél.
272,31**

a présenté, durant la saison 1927-1928,
des ensembles de rené magritte, giorgio de chirico, kandinsky, paul klee,
hans arp, rené guiette et marc eemans

SAISON 1928-1929 :

du 6 au 19 octobre :

max ernst, hans arp, rené magritte, joan miro,
andré masson, paul klee, man ray, aug. mambour,
marc-eemans

du 20 octobre au 2 novembre :

exposition internationale de photo-
graphies de man ray, moholy-nagy,
germaine krull, andré kertész, bérénice
abbott, eli lotar, e. atget,
e. gobert, etc.

du 3 au 16 novembre :

frits van den berghe

ART

FOLKLORIQUE

œuvres de hans arp - heinrich campendonk - joseph
cantré - marc chagall - giorgio de chirico - marc eemans -
max ernst - gustave de smet - lionel feininger - paul klee -
rené guiette - rené magritte - auguste mambour - joan
miro - floris jespers - oscar jespers - frits van den berghe -
ossip zadkine - etc., etc.

GALERIE " LE CENTAURE "
62 AVENUE LOUISE-BRUXELLES - TÉLÉPH. 288.36



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

**OCTOBRE ET NOVEMBRE
EXPOSITIONS DES
ARTISTES FLAMANDS :**

**G. De Smet - Floris et Oscar
Jespers - C. Permeke - Ed.
Tytgat - F. Van den Berghe**

**Chronique Artistique " LE CENTAURE ",
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 NUMÉROS PAR SAISON — ABOUNEMENT 30 FR.**

l'homme d'affaires a son bureau à

rayguy - house

bruxelles

28 place de brouckère

tél. 284.00

